



© 123RF / rawpixel

tendances récentes
TREND
et nouvelles drogues

2013 Rennes et Bretagne

Auteur
Guillaume Pavic



Table des matières

Introduction au rapport de site	4
Le dispositif national TREND.....	4
Objectifs.....	4
Le réseau des sites.....	5
Les outils de collecte d'information.....	5
Autre outil de collecte : SINTES.....	6
Le rapport de sites.....	6
Les contributions	8
Observations et résultats du site en 2013	10
Approche transversale : espaces, usages et populations observées	10
Principales observations pour l'espace urbain.....	10
Principales observations pour l'espace festif	13
Principales tendances au sujet du trafic de produits stupéfiants.....	14
Les principales tendances concernant les modes de consommation.....	17
L'approche par produit	19
Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2013.....	19
L'usage d'opiacés.....	20
L'usage d'héroïne.....	20
L'usage de buphénorphine haut dosage (BHD).....	23
L'usage de méthadone®.....	25
L'usage de sulfate de morphine (skénan LP®).....	27
L'usage d'opium-rachacha.....	29
L'usage de néo-codion®.....	30
L'usage de stimulants.....	31
L'usage de cocaïne.....	31
L'usage de cocaïne basée	33
L'usage d'ecstasy/MDMA.....	36
L'usage d'amphétamines-speed.....	39
L'usage de khat.....	42
L'usage d'hallucinogènes naturels.....	42
L'usage de cannabis.....	42
L'usage de champignons hallucinogènes.....	45
L'usage de Salvia Divinorum.....	46
L'usage de Datura.....	47
L'usage de LSA.....	47
L'usage de DMT.....	48
L'usage d'hallucinogènes synthétiques.....	48
L'usage de LSD.....	48
L'usage de kétamine.....	50
L'usage d'autres hallucinogènes synthétiques.....	53
L'usage de Mescaline.....	53
L'usage de GHB/GBL.....	54
L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage.....	54
L'usage de benzodiazépines.....	55
L'usage de diazépam (valium® Roche).....	55
L'usage de Flunitrazépam (Rohypnol®).....	56
L'usage de Clonazépam (Rivotril®).....	56
L'usage de zolpidem (stilnox®,) d'oxazépam (séresta®), d'alprazolam (xanax®).....	57
L'usage d'autres médicaments	57
L'usage de trihexyphenide (artane®).....	57
L'usage de Dextrométhorphan (DMX).....	58
L'usage de fentanyl (durogésic®).....	58
L'usage de méthylphénidate (ritaline®).....	59
L'usage de lamaline®.....	59
L'usage de poppers, colle et autres solvants.....	59
L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS).....	60

Introduction au rapport de site

Depuis sa mise en place en 1999, le dispositif TREND¹ s'appuie notamment sur un réseau de sites situés en France métropolitaine. Les 7 sites appartenant au réseau sont les suivants : Bordeaux, Lille, Marseille, Metz, Paris, **Rennes** et Toulouse. L'ensemble de ces sites constitue un des éléments du système d'information sur les phénomènes émergents liés à l'usage de drogues du dispositif TREND.

La présente introduction vise à fournir au lecteur les éléments nécessaires à une bonne compréhension de ce rapport. La première partie traitera des objectifs du dispositif trend dans son ensemble et des moyens qu'il utilise ou qu'il s'est forgé pour les réaliser ; la seconde s'attardera plus spécifiquement sur le réseau des sites en décrivant son fonctionnement et les outils dont il dispose pour l'élaboration des synthèses présentées dans la présente édition.

Le dispositif national TREND

Objectifs

L'objectif du dispositif TREND est de fournir, en complément des dispositifs existants, des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux usages de drogues. Ces éléments doivent permettre aux différents acteurs investis dans le champ de la toxicomanie, qu'ils soient médecins, travailleurs sociaux, usagers, responsables publics, de disposer d'informations précoces sur les phénomènes relevant de l'usage de drogues afin d'élaborer des réponses rapides et permettre ainsi une meilleure protection des usagers et de la population en général. Le dispositif TREND est fondé essentiellement sur la détection des phénomènes émergents, lesquels recouvrent soit des phénomènes inédits soit des phénomènes existants mais qui n'avaient pas été détectés par les systèmes d'observation en place.

Dans ce cadre, le dispositif TREND tente d'observer les évolutions à partir de six thématiques principales :

- les populations émergentes d'usagers de produits
- les modalités d'usage de produits
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits
- les produits émergents
- les modalités d'acquisition de proximité
- les perceptions et représentations des produits

Pour ce faire deux espaces principaux d'investigation ont été délimités : l'espace urbain et l'espace festif.

L'espace urbain recouvre pour l'essentiel les usages et les modalités d'usage observables dans les structures d'accueil « d'accès facilité » (boutiques et programmes d'échange de seringues), les centres de soins et les lieux « ouverts » tel le monde de la rue et les squats.

L'espace festif désigne les lieux où se déroulent des événements festifs relevant de la culture techno, quel que soit le type d'événement, qu'il ait lieu dans le cadre d'un club, d'un technival, d'une free partie ou d'une soirée privée. Le choix d'investiguer en priorité ces deux espaces s'est fait de manière pragmatique en se fondant sur l'existence d'une tradition d'observation de l'usage de drogues s'appuyant sur des réseaux de personnes com-

¹ TREND : Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues

pétentes et expérimentées. Toutefois, cela ne signifie nullement que ces deux espaces épuisent à eux seuls la réalité de l'usage de drogues en France.

Le réseau des sites

Le réseau des sites TREND installé depuis l'année 2001 est placé actuellement sous la responsabilité de sept coordinations locales chargées d'assurer la réalisation de la collecte des informations nécessaires à l'identification des phénomènes émergents liés à l'usage de drogues. Celles-ci ont été mises en place après deux années de fonctionnement du dispositif afin de disposer d'un interlocuteur pour chaque site permettant d'épouser au plus près les réalités du terrain. L'objectif de ces coordinations est de garantir, en partenariat avec la coordination nationale assurée par l'équipe TREND de l'OFDT, la constitution et la pérennité d'un réseau local de collecte et d'analyse des informations et de rédiger un rapport annuel local rendant compte des évolutions constatées sur leur site.

Les outils de collecte d'information

Les observations ethnographiques

Les observations ethnographiques sont réalisées dans l'espace urbain et l'espace festif techno par des enquêteurs familiers du terrain, maîtrisant les méthodes de l'observation et de la retranscription d'observation. Elles portent sur la consommation de produits psychoactifs et des phénomènes qui lui sont associés (préparation, vente...). Ces enquêteurs sont recrutés par le coordinateur local. Ils doivent remettre régulièrement au cours de l'année un compte-rendu de leurs observations au coordinateur.

Les enquêtes qualitatives

Les enquêtes qualitatives reposent sur des grilles d'entretien directif adaptées à la réalité de chaque espace portant sur chacune des substances intéressant le dispositif TREND. Les substances investiguées pour les deux espaces sont les suivantes : l'héroïne ; la buprénorphine haut dosage (subutex®) ; sulfate de morphine (skénan®, moscontin®) ; la méthadone ; le néo-codion® ; la cocaïne ; la cocaïne basée (crack/free base) ; le cannabis ; le trihexiphenidyle (artane®) ; le clonazépam (rivotril®), d'autres benzodiazépines et médicaments ; les solvants ; l'ecstasy et la MDMA ; les amphétamines ; la kétamine ; le LSD ; l'opium/rachacha ; les champignons hallucinogènes, d'autres plantes hallucinogènes (datu-*ra*, *salvia divinorum*...), les nouveaux produits de synthèse, et autres substances le cas échéant.

Pour chaque produit, les thèmes abordés sont relatifs à la disponibilité, à l'accessibilité, au prix, à la préparation, au mode d'administration, aux problèmes de santé, aux caractéristiques des consommateurs, à la perception du produit, au trafic.

Pour l'espace urbain et pour l'espace festif, les grilles sont remplies par les responsables d'observation de chaque espace. Selon le contexte les entretiens peuvent se dérouler seul ou en groupe.

Les groupes focaux

La méthode de travail recourant à la constitution de « groupes focaux » s'inspire de la pratique de l'Organisation mondiale de la santé lors de diagnostics rapides de situation. Il s'agit de réunir des personnes ayant une thématique commune mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d'observer des convergences (ou des diver-

gences) d'opinion sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène. On peut ainsi produire de manière rapide et relativement légère des connaissances sur des évolutions récentes.

Les coordinateurs ont en charge jusqu'à trois groupes focaux :

- **Les groupes focaux sanitaires** qui rassemblent des professionnels investis dans la prise en charge sanitaire non exclusive d'usagers de drogues (psychiatre, urgentiste, infirmière, généraliste, infectiologue...). Ces groupes fournissent essentiellement des informations sur les phénomènes de comorbidité associés à l'usage de drogues, sur le profil des usagers, les usages, les représentations...
- **Les groupes focaux application de la loi** qui réunissent des professionnels des services application de la loi qui sont amenés à rencontrer fréquemment des usagers de drogues (police, gendarmerie, douanes, justice...). Ces groupes fournissent principalement des données sur les évolutions récentes du petit trafic...
- **Les groupes focaux composés d'usagers ou d'ex-usagers impliqués dans des groupes d'auto support.** Ces groupes apportent des informations sur les produits et leurs modalités d'usage.

Les participants aux groupes focaux sanitaire et répressif sont réunis pour une séance de travail de quelques heures. Le coordonnateur est chargé d'animer la séance tout en guidant la discussion vers les thèmes privilégiés du groupe focal. Une prise de notes détaillée est extrêmement précieuse pour la réalisation d'un compte-rendu circonstancié et d'une analyse du contenu de la discussion du groupe.

Autre outil de collecte : SINTES

La plupart des coordinations TREND est partie prenante du système SINTES². La base de données SINTES vise à identifier, par le biais d'analyses toxicologiques de produits psychoactifs, les nouvelles tendances (suivi épidémiologique) et les nouveaux produits (identification de molécules ou d'associations de molécules inconnues jusqu'alors). Les collectes réalisées au niveau local permettent de disposer d'informations sur la composition des drogues qui circulent dans une région donnée.

Le rapport qui va suivre est donc le produit de la confrontation et de la mise en perspective des données obtenues, au niveau local, grâce aux outils de collecte qui viennent d'être présentés. Cette méthode de travail, fondée sur le croisement des données, permet d'éviter la simple juxtaposition d'informations. Chaque rapport de site est le fruit d'un processus de confrontation des données disponibles aboutissant à une synthèse des faits qui paraissent les plus pertinents et les plus confirmés. Le système d'information français sur les drogues se trouve ainsi enrichi de connaissances découlant directement des observations quotidiennes des acteurs de terrain, quels qu'ils soient.

² SINTES : Système National d'Identification des Toxiques et Substances

Le rapport de sites

La rédaction des rapports de site est sous la responsabilité de chacun des coordinateurs de site. Une charte de rédaction et une structure communes ont été établies conjointement par les coordinations locales TREND et l'OFDT. Ce rapport a trois objectifs :

- Contribuer à la synthèse nationale annuelle sur les phénomènes émergents liés aux drogues en France
- Être un outil d'appréhension des phénomènes émergents liés aux drogues au niveau local pour l'ensemble des personnes intéressées et particulièrement les décideurs et les professionnels
- Être un outil de rétro information vers l'ensemble des acteurs du site ayant contribué à la collecte d'information.

Il est important de rappeler que les collectes d'informations réalisées concernent généralement des populations de taille restreinte, particulièrement au niveau local. L'interprétation des phénomènes décrits dans les rapports de site doit donc se faire en prenant en compte les limites méthodologiques liées à l'observation de phénomènes illicites et élusifs. La mise à disposition du lecteur de modifications précoces des drogues, de leurs usages et conséquences, pour fascinantes qu'elles puissent être, ne peut faire oublier qu'il ne s'agit que de l'un des aspects de l'observation des drogues et des toxicomanies et qu'il vient en complément de l'appareil épidémiologique classique.

Les contributions

Nous souhaitons remercier, cette année encore, les différentes personnes qui ont participé de près ou de loin, durant tout l'exercice, à la collecte des informations nécessaires à la réalisation de ce rapport et qui ont accepté de répondre aux nombreuses questions, parfois intrusives de notre part.

Responsabilité de site

AIRDDS (Association d'Information et de Ressources sur les Drogues et Dépendances et le Sida)

Pour le projet TREND - SINTES

M. Matthieu Chalumeau	Directeur de l'AIRDDS
M. Guillaume Pavic &	Coordination TREND-SINTES Bretagne
Mme. Mylène Guillaume	
Mlle. Justine Monmarqué	Responsable d'observation en milieu festif
Mme. Caroline Croizier	Responsable d'observation en milieu urbain
Mlle. Françoise Gualde	Secrétariat de direction AIRDDS
Mme Marie-Georges Léonard	Assistante de projet

Pour la rédaction du rapport : Guillaume Pavic

Le dispositif TREND s'appuie sur **des personnes ressources** sans lesquelles l'observation et l'analyse seraient impossibles ; qu'elles en soient ici sincèrement remerciées.

Les professionnels du champ socio-sanitaire, de la prévention et de la réduction des risques

Mme. Anne Robin	SEA 35, Puzzle Accueil de jour
M. Sébastien Le Texier	CHGR - SMPR
M. Jean-François Besnard	CPAM - Centre d'Examen de Santé
M. Fabrice Hollocou	CHGR, CSAPA l'Envol
M. Jean-Pierre Poras	CHGR, Les Iris
M. Alain Baert	CHRU Rennes, - Centre de toxicovigilance.
Mme. Bettina Hamard	Clinique du Moulin - Bruz
Mme. Françoise Nicolle	Clinique du Moulin - Bruz

Les Professionnels du champ de l'application de la loi

M. Jean-Louis Colliot	Direction Régionale des Douanes de Bretagne.
M. André Quémard	Police Nationale, Brigade des stupéfiants.
M. Jean-François Milanole	Gendarmerie Nationale, Brigade de recherche.
Mme. Sarah Huet	Parquet de Rennes.

Enquêtes qualitatives

Mme. Virginie Salaün	SEA 35, Le Relais, centre ville
Mme. Laure Cadic	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
M. François Crossouard	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
M. Benjamin Leclair	ANPAA 22
Mlle. Sophie Placé	CRIJ Bretagne - Prév'en Ville
Mlle. Mathilde Heinrich	Collectif l'Orange Bleue
Mlle. Morgane Cardineaud	Collectif l'Orange Bleue
M. Mathieu Galéa	Collectif l'Orange Bleue
M. Eric Le Moal	CHGR, CSAPA l'Envol
M. Julien Houtin	CHGR, CSPPA l'Envol
M. Mathieu Daviau	ANPAA 35, Noz'Ambule
Mme. Anne Dubos	Sound System
Usager espace festif	
Usagers de l'espaces urbain	

Les capteurs réguliers : ils ont accepté de raconter leur vie et de répondre aux différentes questions. Usagers de drogues ou non, ils nous ont permis d'enrichir tout au long de l'année cette étude.

Les responsables des différentes structures : ils ont permis qu'un peu de temps des professionnels de leur établissement soit mis au service des investigations et des réunions, nécessaires à la rédaction de ce rapport.

Merci à tous...

Observations et résultats du site en 2013

Approche transversale : espaces, usages et populations observées

Principales observations pour l'espace urbain

Squats et lieux de zone

Pour l'année 2013, deux gros squats d'habitation, ayant pu perdurer dans le temps, ont été repérés dans le centre ville de Rennes. Le premier squat accueille entre 15 et 20 personnes (19-35 ans) ainsi qu'une vingtaine de chiens. La population est décrite comme relevant de la catégorie « punks à chiens », bien ancrée dans l'errance. Les consommations sont essentiellement marquées par de grosses prises d'alcool, mais également quelques injections de buprénorphine ainsi que des consommateurs de speed. Malgré les plaintes incessantes du voisinage, il n'y a pas de mesure d'expulsion d'engagée car les copropriétaires n'ont lancé aucune démarche.

Le second accueille une dizaine de résidents, avec des caractéristiques de population similaires au premier. Contrairement au premier squat, les conditions de vie sont davantage précaires (il n'y a pas d'électricité, ni d'eau courante). L'ambiance y est décrite comme étant très glauque avec un réel climat de violence : « ça pue la mort, les portes sont défoncées, il y a une pièce dédiée aux excréments. C'est vraiment sordide » (Note ethno urbain). D'autres qui avaient investi une place du centre-ville et qui ont fini par être délogés ont choisi de s'installer dans des parkings souterrains. Il s'agit de personnes d'une trentaine d'années mais qui ont déjà de gros parcours d'errance (15 ans de rue pour l'un d'entre eux). Ils sortent très peu sur l'espace public et préfèrent se retrancher là où ils ont élu domicile. Les consommations de ce groupe se cantonnent également à des recours massifs à l'alcool et des consommations de buprénorphine (Note ethno urbain).

Pour autant, concernant ce type d'habitat, il tend à perdurer moins longtemps et du coup à se raréfier, les expulsions intervenant assez rapidement (Note ethno urbain).

Concernant les « lieux de zones », les différents réaménagements de l'espace urbains ont sensiblement modifié les lieux sur lesquels les personnes avaient l'habitude de se retrouver. Une place du centre ville a été totalement transformée conduisant les individus à se déplacer sur un autre lieu proche d'un centre commercial. Deux groupes principaux semblent cohabiter sur ce lieu : un groupe de « punk à chiens » ; un autre avec des individus plus âgés. Les personnes bougent assez rarement de l'endroit dans la mesure où le lieu semble apporter un sentiment de sécurité notamment par la présence de caméras et de passages incessants des riverains et des badauds, notamment pour les personnes seules qui dorment dehors. Malgré ce relatif « confort », la cohabitation avec les riverains et les commerçants est difficile et peut engendrer des conflits, notamment à cause du nombre important de chien qui occasionne du bruit, ainsi qu'à cause des pratiques perçues comme violentes ou agressives (manche, consommations d'alcool sur la voie publique, bagarres, deal...) : « Les personnes sont là 24 heures sur 24 : elles dorment ici, font la manche ici...cela génère de gros soucis avec les habitants. Il y a donc beaucoup de visibilité. Et il faut savoir qu'ici c'est très sonore, ce qui a généré beaucoup de plaintes, même des commerçants. Les gens disent que c'est sale » (Note ethno urbain).

Jeunes en errance

Le profil « jeune errant » a été relativement présent sur le site de Rennes, notamment au cours de l'été. Ces jeunes errants sont soit des individus de passage : « *Des gens de passage, parcours d'errance, bien ancré dans l'errance, 20-30 ans, ils font plusieurs villes (...) injecteurs d'héroïne, ou médicament de substitution et amphétamine et un peu ce qu'ils trouvent, ça dépend de la ville* » (GF Socio sanitaire), soit des plus jeunes ayant quitté le domicile familial : « *20 ans, 22 ans, rupture familiale. Et puis ils se regroupent, ils se retrouvent dans la rue. Des phénomènes de groupe, on a l'impression que c'est un peu le lieu de retrouvaille, on adopte les codes, les tendances du groupe auquel on va s'identifier* » (GF Socio sanitaire). Les professionnels des structures bas seuil décrivent cette population comme fantasmant le fait de vivre à la rue : « *Des profils jeunes très jeunes avec la lune de miel avec la vie dehors. Ils n'accrochent pas trop avec les structures, ils les fuient plutôt. Pas encore de consommation à risque de produits. Des consommations de temps à autre mais festif* » ; « *Ils ne sont pas encore trop dans l'expérimentation mais ils ne vont pas tarder à y arriver. Ils sont plus dans l'expérimentation de la vie à la rue mais en essayant aussi tout ce qui peut s'y passer (...) c'est plus un phénomène de groupe qu'autre chose* » (Questionnaire bas seuil).

Une population de jeunes en rupture de prise en charge d'Aide Sociale à l'Enfance

Un phénomène déjà observé sur l'année 2012 tend à se renforcer. Il s'agit de jeunes en rupture de prise en charge d'aide sociale à l'enfance sortis d'écoles spécialisées pour les jeunes présentant des troubles de la personnalité. Certains présentent effectivement des petites déficiences mentales. Ce sont majoritairement de grands carencés affectifs. Pour la plupart, ils ont arrêté l'école très tôt. Ils sont incapables d'élaborer un projet et de se projeter à moyen terme mais surtout ils rejettent massivement l'encadrement institutionnel que représentent les éducateurs. Le noyau dur de cette population représente environ une dizaine d'individus mais une trentaine de jeunes au profil similaire gravite autour de ce noyau dur (Note ethno urbain).

Certains d'entre eux sont dans des comportements de surenchère d'actes de délinquance qui sont régulièrement relatés dans la presse locale (vol, conduite sans permis, agression...). Ils utilisent les codes de la délinquance pour s'affirmer. « *Ils parlent de coup qu'ils font avec une exagération rocambolesque, ils évoquent « leurs grossistes » alors que l'on sait qu'ils sont dans des petits coups foireux. Ils n'ont aucun filtre. Ils racontent toutes leurs histoires, avec un certain nombre de fantaisie* » (Questionnaire bas seuil)

Leurs consommations restent relativement mineures. Les produits consommés sont majoritairement l'alcool et le cannabis.

Les consommations de substances illicites chez les jeunes

De nombreux professionnels du champ socio sanitaire s'inquiètent des consommations chez certains jeunes qui se font en dépit du bon sens : « *Il y a de la méconnaissance importante de ce qui est pris. C'est consommé n'importe comment, dans n'importe quel sens* » (GF Socio sanitaire). Certains consomment des produits sans réellement savoir de quoi il s'agit et sans recherche préalable d'information sur les produits, sur les potentiels effets, ni sur les interactions possibles entre produits. Les rencontres avec d'autres individus font qu'ils peuvent consommer des produits totalement inédits : « *Il y a des personnes qui ne posent pas trop de questions et qui prennent un peu de tout, juste pour se défoncer* » (Note ethno urbain). Ces jeunes semblent vouloir s'inscrire dans un sentiment de toute puissante quant aux produits en négligeant totalement la mise en danger (Questionnaire bas seuil) : « *Il y en a des très jeunes, certains sont mineurs et souvent ils font n'importe quoi* » (Usages de l'espace urbain) ; « *J'ai déjà vu des jeunes se prendre une ramasse au subutex.*

C'est un peu bizarre » (Questionnaire bas seuil).

Le constat est le même sur les espaces festifs, les rassemblements pouvant être une source d'approvisionnement de substances illicites : *« Ils veulent consommer et ils vont dans des trucs publics et ils savent qu'ils vont pouvoir trouver donc ils vont voir tout le monde et ils disent 'vous avez de la drogue ?' Sans savoir ce qu'ils veulent acheter » (Quali festif).*

Des consommateurs avec des profils psychiques perturbés

Le profil usager de drogues présentant des troubles psychiques semble être assez présent. Il est difficile de savoir si les troubles psychiques entraînent des consommations ou si les consommations ont pour objectif d'estomper les désordres psychiques : *« Le produit vient juguler le mal-être (...) moins sur un mode de défonce mais plus pour calmer des angoisses, de diminuer des voix ou des bruits, et surtout chez des jeunes jeunes qui ont des troubles psy. Pour cela si on parle de sevrage il y aurait une décompensation qui suivrait immédiatement et qui pourrait être violente vu le contexte psychosocial d'errance, de vie dans la rue. Le produit permet de faire un garde fou, de baliser quelque chose, une souffrance (...) le produit permettait d'atténuer cela, de canaliser, d'assouplir un peu les choses » (GF Socio sanitaire).*

Ce profil, s'il n'est pas nouveau, est de plus en plus observé chez les professionnels du champ socio sanitaire) : *« D'ici quelques années 100 % de nos patients seront consommateurs de produits. C'est peut être pas en augmentation mais c'est plus visible, avec des personnes plus âgées qui n'hésitent pas à prendre alcool plus cannabis plus coke, ce qui ne se voyait pas avant. C'était plus dichotomisé avant, il y avait d'un côté les consommateurs d'alcool, il y a de plus en plus une perméabilité, sans forcément avoir d'ancien tox, c'est plus de la gestion du mal être psychosocial. Par exemple à l'arrêt de produit, tu vois des choses qui commencent à flamber, des pathologies » (GF Socio sanitaire).*

Migrants pays de l'Est

Les migrants des pays de l'Est n'ont pas disparu du paysage rennais. Il s'agit principalement de ressortissants géorgiens, souvent consommateurs de produits de substitution. Certains peuvent s'injecter de la méthadone® sirop à l'aide de seringues de 10 ou 20 cc. Ce phénomène n'est pas nouveau, mais il se précise encore en 2013. La prévalence du VHC est souvent plus importante chez les personnes originaires d'Europe de l'Est. Cela peut s'expliquer par des pratiques de réduction des risques (notamment pour l'injection) très limitées ou bien une intention volontaire de se contaminer afin d'obtenir un droit de séjour (Questionnaire bas seuil). L'accroche avec les structures bas seuil est toujours aussi difficile.

D'autre part, il semble qu'ils interviennent très peu dans le trafic : *« Il y a quelques nationalités qui ressortent. On a un petit peu de ressortissants albanais qui sont dans le trafic de stupéfiants. On a aussi des Moldaves, des Litvaniens. Mais les Géorgiens, chez nous ils sont souvent que de passage, il y en a pas mal sur le département, mais c'est un système de va et vient, c'est souvent des individus qui sont là pour une période, et dès qu'ils peuvent ils bougent, quand ils sont là depuis 15 jours ils changent de département ou de régions » (GF Application de la loi).* Ces individus se concentreraient davantage sur d'autres délits dans le but de pouvoir se procurer des produits : *« Les quelques affaires de cambriolage dans lesquelles étaient impliqués ces individus, ils expliquaient qu'ils avaient besoin de voler un petit peu pour justement pouvoir s'acheter de la drogue (...) mais les Géorgiens on n'a pas fait d'affaire de trafic avec eux » ; « Population plutôt mouvante. Avant, on voyait souvent les mêmes. En deux trois ans, on arrivait à se remémorer les visages. C'est des gens qui apparemment ne sont plus là. On ne les retrouve pas » (GF Application de la loi).*

Principales observations pour l'espace festif

Des événements d'ampleurs importantes

Cette année encore, une multitude d'événements festifs se sont tenus en Bretagne, sans réelle accalmie, si ce n'est pour la période estivale qui laisse place aux festivals « grand public » : « *Toujours pas mal de teufs, quasiment tous les week-ends. Et après tout le reste des soirées clubbing, des choses comme ça, plus traditionnelles, il y en a eu pas mal.* » (Note ethno festif).

Quelques gros événements alternatifs en plein air ont eu lieu rassemblant un volume important de participants : le multison du Finistère (« *Je crois qu'ils ont fait plus de 7 000 personnes. Il y avait 7 000 bracelets, donc ils ont arrêté de compter après les 7 000 (...) ça a drainé grave de monde* » (Note ethno festif) ; le multison de Rennes début septembre (14 000 personnes) ainsi qu'un teknival courant décembre (voir plus bas).

Un climat électrique autour de l'organisation d'événements électroniques

La Bretagne est considérée comme une région pilote pour sa bonne gestion des free parties. Malgré cela, la volonté de l'État est de faire que les événements légaux soient privilégiés avec des autorisations en bonne et due forme. La Bretagne n'échappe pas à cette volonté.

Des autorisations pour « poser les sons » deviennent difficiles à obtenir. Lorsque ces dernières sont accordées, la surveillance du site par les forces de l'ordre tend à être renforcée. De plus, les autorisations peuvent aussi être accordées avec une restriction de durée de l'événement sous menace de saisie (Note ethno festif). Tous ces éléments renforcent l'impression d'une ambiance tendue entre les Sound Systems et les autorités

D'autre part, lorsque les autorités ou propriétaires de terrain se montrent favorables, ce sont des riverains qui font parfois entendre leur mécontentement. Ainsi, précédant la tenue d'une manifestation, une tentative d'intimidation a été commise à quelques jours d'un festival de musique électronique, à l'entrée du site, à l'intention des organisateurs : « *Il y a eu une mini-manifestation le samedi des agriculteurs genre 20 pélos (...) et le mardi, il y a eu un cocktail Molotov éteint posé à l'entrée du site, avec marqué 'à l'acide sulfurique, ras le bol'. De la part des riverains* » Une plainte a été déposée par l'association organisatrice et il n'y a pas eu d'incident pendant le festival (Note ethno festif).

Ainsi, les annulations d'événements au dernier moment et les saisies de matériel de sonorisation, parfois musclées, ont été très nombreuses, laissant les groupes « *soundless system* ». Dans ce climat électrique, plusieurs *sound systems* ont décidé d'organiser une manifestation festive en marge des rencontres Trans'musicales de Rennes, en lançant un appel aux sound systems européens pour renforcer leur revendication et appuyer leur volonté de faire reconnaître leur mouvement.

La manifestation, qualifiée de « manifestive » a eu lieu sur la rocade de Rennes pendant plusieurs heures, diffusée en direct en vidéo sur une plateforme internet³. « *La manif a commencé à 15 heures, je crois qu'ils ont dit qu'il y avait 5 000 personnes sur les routes, que c'était bouché pendant 15 km sur la rocade. Vers 20 heures on était encore dans les bouchons. Mais c'était pacifique, ça s'est passé plus ou moins dans la bonne humeur, on a vu quelques vieux nous faire des fucks, mais à part ça, ça va (...) enfin vers 20 heures, les sound systems sont arrivés sur le site et ils ont tous commencé à monter leurs murs le soir-même. Du coup y a eu 15 murs de son montés à peu près, et ils ont dû couper vers 3h de l'après-midi. Et il n'y a pas eu de saisie. Et les (sound system breton) ont brûlé leur vieux son pour marquer le coup.* » Le teknival s'est passé sans encombre, et aucun problème particulier n'a été rapporté (Note ethno festif).

³ <http://bretagne.france3.fr/2013/12/07/une-operation-escargot-avant-un-teknival-rennes-en-marge-des-trans-musicales-373243.html>

Une ouverture à un autre type de public

Certains usagers fréquentant assidument l'espace festif alternatif relèvent une double tendance déjà repérée : une ouverture du milieu à un public non spécifique et la présence de plus jeunes. « *Là je trouvais que ça se rapprochait plus d'un public de festival que d'un public de teuf. Beaucoup de jeunes à partir de 16-18 ans ; « Il y a en a des fois tu te demandes s'ils ne sont pas encore au collège...et ils sont là, complètement éclaté »* (Note ethno festif). Le rajeunissement du public serait davantage flagrant lors d'événement indoor (Note ethno festif).

Principales tendances au sujet du trafic de produits stupéfiants

Les voies d'acheminement des produits

Globalement, le volume des affaires de stupéfiants constatées par les services application de la loi serait plutôt stable : « *Même état que les années précédentes. Pas plus, pas moins, stable, on est dans la continuité des années précédentes manifestement* » (GF Application de la loi).

Aucun changement majeur n'est relevé dans l'acheminement des produits vers la Bretagne. Les voies d'acheminement restent classiques. « *Toujours voie ferrée et route. La voie aérienne c'est plus rare, car à Rennes il n'y a pas de destinations particulièrement sensibles (...) au niveau Bretagne, on n'a pas grand chose pour ce qui est arrivé par voie maritime. Malgré tous les contrôles, on n'a pas grand chose, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a rien* » (GF Application de la loi). Pour ce qui est de l'utilisation des routes, les convois rapides restent relativement rares sur la région : « *Go-fast, c'est un grand mot, ce qu'on voit par ici c'est des structures avec des organisations bien rodées de gens qui ne vont pas hésiter à mettre en place plusieurs voitures et des fois deux trois quatre voitures pour uniquement deux kilos de résine. Avec également utilisation de téléphone pré payé, un grand classique et puis signalement si la voie est libre ou pas. On se pose sur une aire d'auto-route, ou alors on sort de l'autoroute le plus vite possible pour passer ailleurs. Ça se voit de plus en plus* » ; « *On a effectivement des arrivages en voiture, ils ont des mules qui font le transport pour 2 ou 300 euros. Ils doivent livrer le produit sur Quimper ou ailleurs, ils passent par Rennes et ils se font attraper et on récupère le produit* » (GF Application de la loi). Pour le transport, en fonction des quantités, très souvent le profil d'utilisateur revendeur est impliqué ou bien des personnes directement impliquées dans le trafic : « *Quand on a des quantités importantes on n'a pas d'utilisateurs revendeurs mais des gens qui savent ce qu'ils font* » (GF Application de la loi).

La voie postale peut également être utilisée : « *C'est très facile de dissimuler, mais les quantités sont petites. Ça ne permet pas d'alimenter un marché* » (GF Application de la loi).

Le profil des trafiquants

Deux profils sont régulièrement identifiés. Tout d'abord le trafiquant non consommateur : « *Le profil exécrationnel du trafiquant qui ne consomme pas et qui est dans un seul but lucratif avec des méthodes de voyou* » (GF Application de la loi).

L'autre profil est celui d'utilisateur-revendeur « travaillant » de manière contrainte pour le

premier : « *Et le revendeur qui lui même est dedans et qui n'a pas d'autres solutions que de participer au trafic. Avec ce dernier profil, on se rend bien compte qu'on se trouve avec des individus qui ont de très fortes consommations. Leur addiction fait qu'ils dépendent d'un autre. La tête de réseau met des individus sous sa coupe en disant "tu as une dette envers moi, tu travailleras pour moi". Et s'il y a un refus il y a passage à tabac avec des violences très conséquentes* » (GF Application de la loi). Ce dernier profil tend régulièrement à être de plus en plus présent : « *Le profil usager revendeur est toujours présent, voire il s'accroît* » (GF Application de la loi). On reste majoritairement sur des mis en cause qui sont des hommes, de plus de 18 ans.

L'importante professionnalisation observée déjà depuis de nombreuses années est toujours de mise. Les réseaux sont bien organisés et extrêmement rodés : « *Sur la construction des trafics, on redécouvre le système pyramidal organisé avec des têtes de réseau qui organisent mais ne touchent pas, qui vont notamment s'approvisionner à l'étranger. C'est très organisé. Ensuite on va avoir le trafic qui fonctionne un peu en EURL ou petite SARL avec une mutualisation des moyens pour une mutualisation des acquisitions, notamment aux Pays Bas* » (GF Application de la loi). De plus en plus les réseaux sont multi produits.

De nombreuses nationalités interviennent dans le trafic de stupéfiants : « *Profil souvent maghrébins qui sont souvent à la tête du réseau et qui font des allers retours en Hollande entre autres (...) et souvent les Maghrébins travaillent avec les gens de l'est de plus en plus alors que ça ne se voyait pas avant* » ; « *Des Géorgiens, Tchétchènes aussi il y a une communauté tchétchène relativement importante à Rennes et Albanais bien sûr* » ; « *Les Albanais sont toujours dans le collimateur (...) ils peuvent être à la tête des organisations* » ; « *Les Antillais pour lesquels on a retrouvé un petit peu de crack. Aussi beaucoup de Français Antillais* » (GF Application de la loi). Le trafic ne se limite toutefois pas aux communautés étrangères : « *Mais également beaucoup d'individus nés à Rennes* » (GF Application de la loi).

Les mineurs interviennent assez peu dans le trafic même si certains participent : « *Quelques uns qui travaillent pour les grands, c'est facile de se faire un peu de billets, soit chouffé, soit ils dealent. Comme ils sont mineurs, ils ne prennent pas grand chose, ça joue* » (GF Application de la loi).

Stupéfiants et autres délits

Les services application de la loi remarquent que régulièrement des liens peuvent être faits entre certains délits et des affaires directement en lien avec le trafic de stupéfiants. C'est notamment le cas des cambriolages qui peuvent avoir pour but d'obtenir de la liquidité pour des achats de produits illicites. C'est également le cas pour certains faits de violence : « *Il y a un lien quasi systématique entre le trafic de stupéfiants, le vrai, bien construit avec une pyramide, et les vols avec effractions de type homejacking, et les violences. Quand on cible les cambriolages et les violences, on cible aussi le trafic de stupéfiants* » ; « *Cambriolage et stupéfiant, c'est très lié, comme les histoires de violence, de racket, d'extorsion ou de séquestration c'est souvent sous fond de stup* » (GF Application de la loi).

A priori, très peu de cambriolage de pharmacie dans le but d'obtenir des produits stupéfiants ont lieu : « *La plupart des casses dans les pharmacies, c'est des vols d'opportunité, des individus qui rentrent dans une petite commune et qui font les quatre cinq commerces, la boulangerie, la boucherie, la pharmacie, essentiellement à la recherche de numéraire. Des vols en série dédiés à la recherche de stupéfiants, c'est plus rare, c'est des vols par nécessité* » (GF Application de la loi).

Pas d'évolution sur les lieux de deal de rue à Rennes

Aucun changement n'est relevé sur les lieux de deal de rue à Rennes, on retrouve toujours les mêmes lieux de deal, que ce soit dans le centre-ville de Rennes et dans les zones périphériques : « *Pas de changement. De toute façon, si on tape à un endroit, ils changent, ça ne fait que déplacer le problème. Et après ils reviennent* » (GF Application de la loi). Par contre, certains endroits semblent drainer de l'insécurité : « *On a eu des faits de violence en centre-ville. On a noté un accroissement réel de la délinquance en centre ville (...) il y a des deals sous les arcades et on va retrouver des individus avec des couteaux ou des armes de poing* » (GF Application de la loi). Cet élément est corroboré par certains usagers qui constatent un climat violent et de l'agressivité de la part des dealers de rue : « *Une fois qu'ils te mettent le grappin dessus, les mecs, ils ne veulent plus te lâcher ! Même si tu vois que c'est de la merde ce qu'ils ont et que du coup tu ne veux pas prendre. Alors ils commencent à t'agresser, à te foutre la pression* » (Usagers de l'espace urbain). Cet état de fait peut amener certains à délaisser ces endroits.

Les autres lieux de trafic

Trafic en zone rurale

Le trafic de stupéfiants est également présent sur les zones rurales proches de Rennes. Le profil est le plus souvent celui de l'usager revendeur : « *On a effectivement fait des dossiers sur la zone gendarmerie portant sur de l'héroïne, et manifestement le cannabis n'était pas présent, on avait du trafic que d'héroïne, tenu par des toxicomanes* » (GF Application de la loi). Si les échanges de produits se font dans les deux sens, une constante semble ressortir, le produit aurait le plus souvent pour origine Rennes : « *Quand on chope des consommateurs dans la périphérie rennaise, dans un rayon de 20 km autour de Rennes, bien souvent ils nous disent que le produit vient de Rennes* » (GF Application de la loi).

Trafic sur les espaces festifs

Le trafic est également très présent lors d'événements festifs. Le plus souvent, il s'agit de petit trafic, notamment du fait d'usagers-revendeurs, qui cherchent à financer leur consommation et à pouvoir faire de petits bénéfices : « *Lorsqu'il y a des festivals qui sont organisés, il va y avoir des contrôles systématiques avec ouverture de coffre (...) généralement on retrouve des petites quantités. Plus des usagers qui vont être contrôlés positivement avec des produits stupéfiants* » (GF Application de la loi).

Du trafic de plus grande importance est toutefois observé. Les individus profitent des manifestations festives pour venir écouler leur stock : « *Des fournisseurs, des revendeurs qui vont arriver chargés dans le festival pour dispatcher. Souvent des personnes qui viennent d'ailleurs, du centre de la France, d'individus parisiens* » (GF Application de la loi).

Les principales tendances concernant les modes de consommation

Les pratiques d'injection :

L'estimation du nombre d'usagers injecteurs est toujours difficile à établir. Pour certains, les pratiques d'injection seraient plutôt orientées à la hausse : « *Je n'ai pas eu le sentiment cette année que le nombre d'injection avait diminué. La tendance est plutôt à l'augmentation de l'injection, soit de médicament de substitution, ou de cocaïne ou d'héroïne ou d'amphets. Cette année ça n'a pas diminué beaucoup* » (GF Socio sanitaire) ; « *Il y a de plus en plus de jeunes qui arrivent à la rue et qui se mettent à la shooteuse directe (...) il y a également de plus en plus de nanas à la rue qui se mettent aussi dans la toxicomanie forte et s'injectent* » (Note ethno urbain). De plus, une certaine forme d'indifférence pour dissimuler les pratiques semblent se développer chez certains qui ne cherchent pas forcément à camoufler l'injection : « *Les gens se cachent moins qu'avant. Les gens font ça de manière plus visible. Ils ont des marques et ne les cachent pas* » (Note ethno urbain).

Concernant les points d'injection, les pratiques à risques sont toujours d'actualité, certains usagers injecteurs n'hésitant pas à se mettre réellement en danger : « *Cette année, deux trois, problème de veines du cou, injection en jugulaire et quand tu leur demandes le sens, ils font pas du tout dans le bon sens. Fémoral toujours aussi beaucoup. Au niveau du ventre aussi, dans des veinules ou des capillaires, c'est tellement petit qu'ils mettent la moitié à côté* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Les injections se font à des endroits pas trop visibles : aine, jambe, entre les orteils. Les plus anciens peuvent se le faire en fémoral* » (Questionnaire bas seuil). Des situations de réutilisation du matériel d'injection sont repérées, notamment chez des jeunes précaires en situation d'errance (GF Socio sanitaire). Le partage de matériel semble par contre assez peu pratiqué. Les conséquences sanitaires de réutilisation de seringues ne sont pas anodines : « *On a encore effectué des prélèvements sur des plaies ou des abcès suite à des injections, avec des streptocoques B ou des agents pathogènes un peu dangereux (...) on a encore quelques plaies et quelques abcès et quand les personnes évoquent les pratiques, il y a quand même de la réutilisation de matériel en l'occurrence (...) ces personnes sont de grands injecteurs avec plusieurs injections par jour* » (GF Socio sanitaire).

Les autres modes d'usage

Par rapport à d'autres pratiques, l'injection reste quand même quelque chose de minoritaire. Le sniff est certainement la pratique la plus usitée : « *Après le sniff c'est ça qu'on voit le plus* » ; « *Ils sniffent tout de toute façon, les psychotropes, les benzo tout, c'est sniffé* » ; « *C'est sniff, fumer puis injecter, mais injecter ça fait tox quand même, et donc non "je ne suis pas tox". Et puis fumer c'est recommandé entre guillemets* » (GF Socio sanitaire). Concernant les pratiques de réduction des risques, certains usagers de l'espace festif remarquent que la proscription de l'échange des pailles est relativement bien ancrée dans les pratiques même si il ne fait pas encore l'unanimité (Note ethno festif).

L'inhalation à chaud ou « chasser le dragon »⁴ poursuit son développement. La pratique est, en effet, de plus en plus répandue, aussi bien sur l'espace urbain que sur l'espace festif. Le plus mis en avant est que la pratique est une bonne alternative à l'injection : « *C'est un discours qui est bien compris en termes de réductions des risques, l'alternative à l'injection, ça passe bien* » (GF Socio sanitaire). Il arrive que certains usagers interrompent carrément leur pratique d'injection, même des patients qui sont sous substitution. Les acteurs de

⁴Pratique consistant à inhaler les vapeurs d'un produit chauffées la plupart du temps sur une feuille d'aluminium.

réduction des risques intervenant sur les événements festifs notent des demandes de plus en plus importantes de feuilles d'aluminium, et constatent de la satisfaction chez les usagers : « *J'ai l'impression que l'inhalation type alu a pris aussi... pareil, on a eu des demandes extrêmement importantes comme si finalement les nouvelles formes de produits ou les nouveaux produits appelaient aussi ce mode de consommation (...) ou comme s'il était perçu... je sais pas, peut-être moins dangereux ou peut-être que l'effet recherché est un effet plus immédiat qui va être produit par l'inhalation, qu'on n'a pas avec l'ingestion* » (Quali festif).

Aucun élément sur l'injection anale (« Up your bottom » ou « Plug ») n'est relevé cette année.

L'approche par produit

Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2013

Principaux produits		Prix relevés	Tendance	Commentaires
Amphétamines		Prix bas : 10 € Prix haut : 25 € Prix courant : 15/20 €	→	Ces prix concernent le gramme de poudre d'amphétamine (sensible baisse du prix haut)
Buprénorphine Haut Dosage		3/5 € le comprimé 20 € la plaquette de 7 comprimés	→	La BHD est essentiellement observé en milieu urbain
Cannabis	Herbe	Entre 8 et 12 € le gramme	→	Sensible hausse du prix pour la forme herbe
	Résine	Entre 5 et 10 € le gramme	↑	
Cocaïne		Prix bas : 70 € Prix haut : 120 € Prix courant : 70/80 €	→	La qualité de la cocaïne n'est pas systématiquement proportionnelle à son prix
Héroïne		Prix bas : 40 € Prix haut : 60 € Prix courant : 40 €	→	Ces prix concernent l'héroïne brune, la présence d'héroïne blanche est exceptionnelle
Kétamine		Prix bas : 40 € Prix haut : 60 € Prix courant : 50 €	→	
LSD		Prix buvard : 10 € Prix à la goutte : 7/10 €	→	Un prix constant depuis une dizaine d'année
MDMA	Ecstasy (Comprimé)	Prix courant : 10 €	→	Comprimé peu disponible
	Poudre / cristal	Prix bas : 40 € Prix haut : 80 € Prix courant : 50 €	→	
Méthadone®		5 € la fiole de 60mg	→	Prix constant depuis de nombreuse année. Pas d'observation de Méthadone sous forme de gélule
Sulfate de Morphine		Gélule 100 mg : 7€ Gélule 200 mg : 10€	→	Produit présent dans un cercle d'utilisateurs très restreint

Très peu de variations dans les prix des principaux produits illicites sont relevées cette année. La tendance est plutôt à la stabilité. La seule variation concerne le prix de l'herbe de cannabis qui est légère hausse. L'herbe de cannabis est, en effet, le produit pour lequel l'engouement se développe.

L'usage d'opiacés

L'usage d'héroïne

Données de cadrage

L'héroïne, présentée sous la forme de poudre ou de caillou, de couleur brune, plus rarement blanche et exceptionnellement de couleur rosée, a été trouvée sous différentes appellations : « *héro, came, meumeu, brown sugar, bourrin, marron, rabla...* ». Il est à noter que l'utilisation de ce dernier terme a, durant de longues années, créé une confusion autour de la connaissance du contenu du produit par les consommateurs novices qui de ce fait consomment de l'héroïne à leur insu. Cette confusion semble, avec l'élargissement de sa diffusion, diminuer. D'autres usagers la consomment pour gérer les descentes de stimulants et le plus souvent en minimisent la dangerosité.

Concernant sa disponibilité, il semble que l'héroïne brune est un produit généralement plutôt disponible pour les acheteurs qui ont une bonne connaissance et sont bien implantés dans le réseau, car il s'agit d'un trafic discret. De son côté, l'héroïne blanche semble être un produit rare et réservé à certains réseaux.

Entre 2002 et 2010, le prix de l'héroïne aurait baissé d'environ 30 € par gramme. Ainsi, alors que le gramme d'héroïne brune était vendu en 2003 entre 60 et 70 € en moyenne, il pouvait être vendu en 2012 entre 30 et 50 €.

Pour les consommateurs, l'héroïne semble posséder une double image. Elle serait à la fois un produit recherché pour ses effets mais aussi un produit considéré comme dangereux, tant vis-à-vis du risque de dépendance qu'elle induit, que du fait de sa teneur en produits de coupe. Il est à noter que l'image létale de ce produit tendrait à s'atténuer chez ses consommateurs. Cette évolution dans la représentation des effets de l'héroïne peut, en partie, être expliquée par la diminution du nombre d'overdoses et par son accessibilité accrue au sein de nouvelles populations (milieu festif, public des quartiers...). Concernant les non usagers⁵, l'héroïne semble être associée à une image négative : celle du toxicomane, injecteur, précarisé.

Cette substance peut être injectée, sniffée ou fumée. Ces deux dernières pratiques sont les plus courantes car contrairement à l'injection, elles donnent une image moins dramatique et culpabilisante de l'usage.

L'usage d'héroïne associé à d'autres produits serait lié à différents facteurs. Ainsi, elle permettrait de pallier la pénurie du produit ou le manque d'argent de l'utilisateur lorsqu'il est dépendant. Elle pourrait aussi prendre un caractère festif lorsque l'héroïne est associée à la cocaïne, en « Speed-Ball⁶ ». L'usage d'héroïne peut clore un épisode festif et permettre « d'adoucir la descente de stimulants ».

Les principaux problèmes sanitaires observés avec l'usage d'héroïne sont la dépendance et les difficultés liées au manque, de même que des complications liées au mode d'administration (ex : système veineux dégradé, abcès...).

Les faits marquants pour l'année 2013

Pas de changement sur la disponibilité de l'héroïne... ni sur la qualité

L'héroïne à l'instar des années précédentes reste disponible sur les deux espaces d'observation : « *Pas trop de problème d'approvisionnement. Soit ils vont la chercher sur Paris ou dans les pays frontaliers. Pas de souci pour en trouver. Ou alors ils vont aux portes du département et dans certaines villes tu en trouves (...) ceux qui vont en chercher ailleurs, c'est dans l'optique de trouver un produit de meilleure qualité et moins cher et puis pour revendre* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Le produit est très présent avec une toxicomanie impressionnante, avec les symptômes physiques et physiologiques de toxicomane* » (GF Application de la loi). Par contre, une constante concernant ce produit est la médiocrité relevée de la qualité, sauf à être en proximité avec des réseaux se fournissant directement aux Pays-Bas : « *L'héroïne*

⁵ Il s'agit d'individus qui ne consomment pas du tout le produit, ou des non-consommateurs de drogues en général.

⁶ Il s'agit du mélange héroïne et cocaïne.

est très présente, pareil avec des prix qui sont cassés. Avec une qualité bas de gamme, beaucoup coupée de manière assez nocive » (GF Application de la loi) ; « *Disponible, de très médiocre qualité, ça varie, mais on entend plutôt dire qu'il y a de la très mauvaise, c'est assez déroutant (...) l'héroïne c'est de la merde en gros* » (Questionnaire bas seuil). L'héroïne présente est plutôt de couleur brune, l'héroïne blanche est, de son côté, beaucoup plus rare (Un usager relate qu'il y a eu de l'héroïne blanche en 2013 mais très chère et dans un petit circuit, note ethno urbain ; *Essentiellement de la brune. Blanche non* », Questionnaire bas seuil).

Des héroïnes de meilleure qualité peuvent par moment circuler suite à de sporadiques arrivages mais généralement, il s'agit uniquement de très petites quantités réservées à quelques cercles restreints d'usagers (« *Quand une héroïne de bonne qualité circule, les usagers ne la partagent pas avec n'importe qui notamment pour éviter les risques d'overdoses* », Usagers de l'espace urbain).

Pour autant, malgré les déceptions que peuvent occasionner ce produit, les usagers continuent à s'approvisionner mais avec un dépit certain (« *J'achète ça mais c'est vraiment pourri* » (Usager de l'espace urbain) et une interrogation sur les qualités que l'on peut trouver dans d'autres régions, notamment dans l'Est ou le Nord de la France (« *Comment c'est possible de faire une came aussi dégueulasse que ce qu'on trouve à Rennes ?* », Usager de l'espace urbain). Certaines héroïnes peu dosées sont qualifiées par les usagers d'héroïne de descente, achetées uniquement dans le but de gérer les descentes de psychostimulants ou d'hallucinogènes (Note ethno urbain).

Héroïne et milieu festif

Si l'héroïne est très disponible sur l'espace urbain, elle est également présente sur les espaces festifs mais peut être de manière plus confidentielle ou tout du moins un peu moins visible (« *C'est rare les soirées où il n'y a pas de vendeur de came* », Note ethno festif). Ce n'est sans doute pas le produit le plus disponible ni le plus mis en avant par les vendeurs mais l'offre existe : « *L'offre n'est peut être pas très importante mais il y a plus de facilités à en trouver en teuf qu'en milieu festif classique autre (...) quelqu'un qui va en teuf est à peu près sûr d'en trouver quand même. C'est proposé sur les parkings* » (Quali festif) ; « *Tu veux trouver de l'héroïne, tu vas demander à 2-3 voitures tu vas te faire tej, mais tu vas trouver très rapidement. Tu fais le tour des voitures, en 10 minutes, t'en trouves (...) oui, en 10 mn, t'en trouves. Dans n'importe quelle teuf (...) non, à la criée, t'en trouves pas. Mais le mec qui en cherche, avec un petit coup d'œil, il fait le tour, il peut en trouver assez facilement. Notamment s'il s'arrête devant une voiture où on en consomme* » (Usager de l'espace festif). La présence de l'héroïne sur les espaces festifs est étroitement liée à la nature même des événements : « *En milieu festif, ça va être plus soit les événements de ville type free party mais proches de la ville, soit les très gros événements type multisons. En free party classique, non (...) des gros événements qui brassent du monde ou qui brassent moins de monde mais qui sont proches de la ville (...) parce qu'il y a le public ville... marginal* » (Quali festif). D'autre part, les rassemblements sont perçus comme une source possible d'approvisionnement (« *Il y a des gens qui viennent en teuf juste pour se fournir* », Quali festif). L'héroïne est souvent consommée tôt le matin pour gérer les descentes de stimulants (« *Quand la teuf est finie* », Quali festif).

Enfin, concernant la disponibilité de l'héroïne, celle-ci ne se cantonne pas aux seuls espaces urbains et festifs. Elle est également largement présente dans les zones rurales proches de l'agglomération rennaise. Dans ces zones, il peut même y avoir une assez grande facilité à pouvoir trouver du produit (Questionnaire bas seuil).

Le profil usager-revendeur toujours présent

En termes de profil, ce qui prédomine est un public plutôt précaire, pas forcément le public de la rue, mais précaire quand même avec quelques ressources financières, allocataire du RSA⁷ par exemple (Questionnaire bas seuil). Le but recherché par les usagers est principalement l'apaisement, l'héroïne faisant office d'antidépresseur ou d'anxiolytique (Questionnaire bas seuil) ; « *L'héroïne va permettre de se poser, de ne pas cogiter* » (Usagers de l'espace urbain). Pour les plus défavorisés d'entre eux, l'héroïne constitue un « extra » permettant de briser la monotonie des prises de buprénorphine haut dosage (Note ethno urbain).

Parmi les profils, on retrouve toujours celui d'usagers vendant de l'héroïne dans le but de financer leur propre consommation (« *Profil usagers-revendeurs, là dessus malheureusement ça ne bouge pas beaucoup* », GF Application de la loi ; « *Beaucoup de personnes qui consomment vendent à côté afin de financer leur propre consommation* » (Usagers de l'espace urbain). Sur l'espace festif, les quantités en possession des usagers-revendeurs peuvent être assez importantes : « *En général, ceux qui revendent ont en général au moins 30-40-50 g sur eux, et c'est des consommateurs aussi* » (Usager de l'espace festif).

Outre les possibles reventes, les usagers peuvent être impliqués dans le transport : « *Ça vient souvent des Pays-Bas, transportée par tous les moyens mais on retrouve souvent les mêmes personnes qui servent de mules et qui en échange de leur consommation assurent le transport. C'est eux qui prennent les risques* » (GF Application de la loi).

Une image toujours négative de l'héroïne

Depuis fort longtemps, l'héroïne est « *diabolisée* » pour le grand public. Par contre, pour les usagers actifs, l'héroïne est considérée comme « *le must* » (Questionnaire bas seuil). Cette bonne perception est toutefois tempérée de méfiance et de suspicion au regard de la qualité médiocre.

Sur les espaces festifs, l'héroïne reste toujours aussi mal perçue, surtout auprès des non consommateurs (« *Mauvaises chez ceux qui n'en consomment pas, voire très mauvaises même* », Usager de l'espace festif). Dans cette mesure, les reventes restent très confidentielles : « *Sur la came, ils restent assez discrets car ils savent que les gens n'aiment pas ça. Je pense que les vendeurs ne disent pas qu'ils vendent de la came et qu'ils n'y a que ceux qui en consomment qui le savent* » (Note ethno festif). De même, les consommations sur place se font à l'écart pour ne pas subir de critiques (Note ethno festif).

A propos de modes de consommation et des mélanges

Le mode de consommation est souvent lié à l'ancienneté dans l'usage. Les consommateurs ayant déjà un passé important vont privilégier l'injection alors que les plus jeunes se tourneront davantage vers le sniff ou la chasse aux dragons (Questionnaire bas seuil). Les pratiques d'injection sont extrêmement ritualisées. Lorsque les consommations ont lieu en groupe, si tout le monde n'injecte pas, les injections tendent à se faire en toute discrétion (Usagers de l'espace urbain). Indépendamment de l'ancienneté des consommations, l'inhalation à chaud continue son développement : « *De plus en plus de l'aluminium (...) et puis tu as peut être moins besoin de t'isoler en fumant de l'héroïne qu'en te l'injectant. Tu peux rester dans le groupe, c'est moins stigmatisant* » (Questionnaire bas seuil). L'injection d'héroïne sur les espaces festifs demeurent toujours assez rare (Quali festif).

Assez peu de problème à mettre en lien avec les consommations d'héroïne sont relevés cette année, mis à part les classiques abcès pour les injecteurs, des problèmes dentaires (décomposition des dents), anémie, mais également des contaminations au VHC.

L'héroïne est toujours fréquemment associée à d'autres produits psychoactifs (alcool, cannabis...), soit pour potentialiser les effets, soit pour gérer les descentes ou les sensations de

⁷Revenu de solidarité active.

manque. Parmi les associations les plus présentes, on trouve le mélange avec la cocaïne (le speedball) : « *Ceux qui font héro coke dans la même cuillère, ou une seringue de coke une seringue d'héro en alternant. Ou alors début de journée ou de soirée, héro pour s'apaiser, ne pas ressentir d'effet de manque et puis milieu de journée ou de soirée ils se mettent un peu de coke pour s'énerver, puis on redescend sur l'héro ensuite pour se calmer* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de buphénorphine haut dosage (BHD)

Données de cadrage

Le subutex®, appelé « *sub* » ou « *subu* », est normalement utilisé dans le cadre d'un protocole médical de substitution aux opiacés. Dans la rue, le « *sub* » ferait souvent l'objet de troc ou de dépannage entre usagers. Cependant, il existe un trafic pour ce produit dont les clients seraient des usagers ne disposant pas de couverture sociale ou des personnes ne désirant s'en procurer que ponctuellement.

Les prix ont été très variables ces dernières années, entre 1 et 9 € le comprimé de 8 mg selon le réseau employé par l'usager. Cette fluctuation pourrait être liée à une demande, faite en 2004, par l'AFSSAPS⁸ aux médecins, de respecter le protocole de prescription. En 2012, le comprimé coûtait 5 €.

Le mode d'administration est sujet à détournement. En effet, la prise de ce produit est à l'origine sublinguale or, des usagers dépendants psychologiquement à un mode d'administration, peuvent l'injecter, le sniffer ou plus rarement le fumer.

Des usagers de subutex® souhaitant ressentir davantage d'effets le mélangent à des produits tels que des benzodiazépines. Les effets du mélange avec des opiacés (en particulier : apparition de crise de manque, annulation des effets des opiacés) seraient, quant à eux, bien connus des usagers et participeraient à leur perception négative du subutex®.

Le subutex® semblerait donner satisfaction aux personnes l'utilisant à des fins thérapeutiques mais chez les autres usagers, il posséderait une mauvaise réputation liée aux complications sanitaires qu'entraîne son injection, tels que le gonflement des membres inférieurs et supérieurs (syndrome des « mains de Popeye » ou du « gant de boxe »), l'obturation des vaisseaux sanguins, des abcès, des veinites...

2006 et 2007 ont vu l'apparition de médicaments génériques du subutex® : la buprénorphine Arrow® et Mylan®. Depuis leur commercialisation, ces produits ne semblent pas susciter un réel engouement tant chez les prescripteurs et les patients que chez les usagers qui souhaiteraient les détourner de leur usage initial.

Les faits marquants pour l'année 2013

Une disponibilité constante sur l'espace urbain

La buprénorphine haut dosage est jugée comme étant très disponible et très accessible sur Rennes (espace urbain). Elle est même qualifiée comme étant libre d'accès tant il semble facile de pouvoir s'en faire prescrire, sans même un examen médical approfondi (pas de prise de sang, pas de prise de tension) : « *Il y a encore quelques médecins étiquetés facile 'va chez lui c'est bon'* » ; « *Dès qu'une personne obtient une ordonnance, le mot court rapidement* » (Questionnaire bas seuil). Pour ces médecins, soit ils sont victimes de pressions de la part des usagers, soit ils souhaitent se débarrasser au plus vite de ce type de patientèle. Les échanges de cartes vitales peuvent également contribuer à la facilité des prescriptions. Tout ceci contribue à alimenter aisément le marché de rue. Pour certains, il s'agit « *du produit le plus simple à avoir en ce moment* » (Usagers de l'espace urbain).

Cette importante disponibilité fait que la consommation de ce produit semble être monnaie courante. Il s'agit d'une consommation qui ne fait pas peur contrairement à d'autres opiacés (héroïne ou méthadone®) qui peut être assimilés au fait d'être « *déjà dedans* » (Ques-

⁸ Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé.

tionnaire bas seuil). Parmi les usagers, la BHD est perçue comme un produit banal (« *Tout le monde quasi en prend* », Usagers de l'espace urbain). La buprénorphine est soit prise véritablement en tant que traitement de substitution aux opiacés, soit pour pallier le manque d'opiacés ou alors dans un but de défonce (« *Certains l'utilisent comme TSO. Pour d'autres, c'est un peu la came du pauvre (...) les effets sont l'apaisement* », Questionnaire bas seuil ; « *Pas d'effets violents... la BHD va permettre de tenir jusqu'à la prochaine consommation d'héroïne et de ne pas être en manque* », Usagers de l'espace urbain). Le subutex® peut être utilisé par certains dans la gestion des descentes de speed ou de cocaïne. Le « *speed-sub* » (mélange de subutex® et de speed) peut remplacer le speedball (mélange d'héroïne et de cocaïne) » car il sera moins cher (Questionnaire bas seuil).

Si la présence de subutex® est importante sur le marché de rue, il ne semble pas y avoir de trafic de grande ampleur pour ce produit : « *Pour le subutex, on n'a pas d'affaire où on aurait trouvé un nombre important de comprimés, on en retrouve toujours un petit peu mais pas des d'importante quantité* » ; « *Cette année, on a vu beaucoup moins de méthadone et de subutex. C'est le genre de produit qu'on voit beaucoup moins mais pour quelle raison aucun idée* » (GF Application de la loi).

D'autre part, la présence de buprénorphine semble se cantonner à l'espace urbain. En effet, les consommations et le trafic de buprénorphine ne sont pas observés sur le milieu festif, ou alors très anecdotiquement auprès de cercles de personnes dépendantes aux opiacés. La pratique est jugée minoritaire (Note ethno festif).

De l'inconvénient d'injecter le subutex®

Le principal mode de mésusage constaté est le sniff, parfois il peut être également consommé en sublingual. Les injecteurs semblent représenter une minorité. Concernant les pratiques d'injection, il y a toujours de la réticence à utiliser le stérifilt® : « *Certains ont peur que le principe actif soit filtré aussi. Sinon ils ont essayé et ils disent je le sens beaucoup moins quand c'est filtré avec le stérifilt qu'avec le coton. Et quand c'est ancré comme ça dans la tête c'est difficile alors que c'est prouvé scientifiquement que le principe actif monte dans la seringue, c'est des représentations* » (Questionnaire bas seuil). Un autre frein souligné est que le filtrage avec un stérifilt® rallonge le temps de préparation. Toutefois, les messages de réduction des risques concernant le filtrage tendent à être de plus en plus intégrés par les usagers s'injectant de la buprénorphine. La buprénorphine est sans doute le produit pouvant causer le plus de dégâts sanitaires lorsque le mode d'usage est l'injection en raison de la nature des excipients du produit (amidon de maïs) : « *Toujours les abcès, les mains de Popeye mais un peu moins, mais toujours autant de dégâts* » (Questionnaire bas seuil). De plus, les problèmes d'abcès ou de gonflements des mains seraient amplifiés avec la forme générique en comparaison du subutex®, or le générique est la forme la plus présente sur Rennes car délivré par le centre de soins (« *Certains usagers ne veulent pas du générique. Il leur faut le subutex pour l'injecter mais pas le générique* », GF Socio sanitaire).

Un usager témoigne en avoir vu d'autres le fumer. Il s'agissait de jeunes qui sont dans l'expérimentation de produits et des pratiques (Usager de l'espace urbain).

Un possible rajeunissement des usagers de buprénorphine

En termes de profils de consommateur, ce qui ne change pas, c'est que la buprénorphine, du fait de son faible coût et de sa facilité d'acquisition, est massivement consommée par un public qualifié de précaire mais pas uniquement : « *C'est un produit beaucoup consommé par ceux qui vivent à la rue. C'est vraiment le produit qu'ils consomment avec alcool à côté et un peu de beuh. Précaire, à la rue ou en squat. C'est une petite tendance. Après, le subutex concerne davantage de monde et pas que ceux de la rue* » (Questionnaire bas

seuil).

La buprénorphine est également toujours un produit qui va constituer la primo initiation aux opiacés chez les plus jeunes (« *Ils n'en consomment pas tous mais on en voit qui ont commencé au Sub alors qu'ils n'ont jamais pris de came* », Questionnaire bas seuil ; « *J'ai déjà vu des gens avoir déjà goûté au subutex sans avoir goûté à autre chose. Parce qu'ils en ont trouvé* », Quali festif). Ces usagers arrivent à s'en procurer sur la marché de rue, pour d'autres, ils parviennent à obtenir une prescription médicale sans présenter toutefois de dépendance aux opiacés.

Parmi les publics, les migrants des pays de l'Est sont toujours repérés comme consommateurs de BHD. Pour ces derniers, le contact avec les structures bas seuil demeure toujours aussi furtif.

Deux éléments présentent un caractère de nouveauté. Tout d'abord, certains professionnels font le constat inquiétant d'un possible rajeunissement des personnes consommant de la buprénorphine : « *Aujourd'hui, ils arrivent beaucoup plus tôt, ils sont plus jeunes. Et leur ancienneté dans l'héroïne est très limitée. Parfois, ils sont à 6 mois de consommation. Ils commencent à être en vrac, alors il leur faut quelque chose* » (Questionnaire bas seuil). Il s'agit de personnes qui ne sont pas forcément dans une démarche avérée de substitution, la buprénorphine est pour eux une solution pour éviter le manque.

D'autre part, quelques éléments laissent à penser que la diffusion de la buprénorphine dépasse son cadre habituel (celui des publics précaires et des usagers de drogue actifs) : « *Ce qui est plus récent c'est sur le grand public qui arrive aussi à se fournir pour tester. Le public lambda, ça na pas vraiment grand intérêt* » (Questionnaire bas seuil). Dans des soirées urbaines, certaines personnes peuvent se voir faire des propositions pour ce produit (Note ethno festif). Mais ce phénomène reste encore très marginal.

L'usage de méthadone®

Données de cadrage

Présentée sous forme buvable, la méthadone® autrement appelée « *métha, meth ou thamé* » est un traitement de substitution aux opiacés. Ce médicament est généralement bu. De rares tentatives d'injection ont été rapportées.

Avec la baisse de disponibilité du sulfate de morphine et l'ouverture en 2004 à Rennes d'un accès facilité à la méthadone® au centre de soin, ce produit a été de plus en plus utilisé au cours de ces dernières années. L'accès facilité à la méthadone® a eu pour effet de diminuer sa consommation en dehors des protocoles médicaux, et a aussi permis à ce produit d'acquérir une image relativement positive : celle d'un traitement permettant de faire une pause, de pallier le manque, mais la perspective d'un « traitement à vie » effraierait certains usagers.

A partir de 2008, la méthadone AP-HP® gélule (5 mg, 10 mg, 20 mg et 40 mg) a fait son apparition au centre de soin de Rennes. Pour l'instant, aucun marché parallèle n'a été observé.

La méthadone® demeure avant tout un produit de troc ou de dépannage entre usagers. Les prix iraient de la gratuité à 15, voire 20 € le flacon de 60 mg. Depuis 2009, le prix de la fiole s'est stabilisé à 5 €.

Dans la mesure où ce traitement ne pallie qu'au manque physique d'opiacés, de nombreuses associations avec d'autres produits sont faites afin de potentialiser les effets : méthadone®/Valium® et méthadone®/alcool ont été les associations les plus fréquemment rapportées au cours de ces dernières années. Le sulfate de morphine et l'héroïne lorsqu'ils ont été disponibles ont pu également être associés au traitement quotidien des usagers. Des mélanges de méthadone® et de produits stimulants ou hallucinogènes ont parfois été rapportés.

Parmi les consommateurs de méthadone®, l'essentiel serait des usagers dépendants aux opiacés. Deux démarches ont été identifiées : l'utilisation de la méthadone® en substitution ou l'utilisation de celle-ci comme

une possibilité de « *défonce* ». Ainsi en 2005, s'ajoutaient, de manière anecdotique à ces consommateurs, des jeunes « *fêtards* » issus du milieu étudiant ou de la « *teuf* ».

Des complications sanitaires, liées pour la plupart à l'association de méthadone® avec d'autres produits, ont été rapportées par les professionnels ces dernières années. Il s'agirait principalement de surdosages dus au mélange avec d'autres opiacés, ou avec de l'alcool. Des prises de poids, des problèmes dentaires et le risque de grossesse lié à un rétablissement de l'ovulation malgré une absence de règles ont, par ailleurs, été évoqués.

Les faits marquants pour l'année 2013

Une présence toujours constante sur l'espace urbain

La méthadone® à l'instar des autres années semble très accessible, soit dans le cadre de traitement *via* une prescription médicale ou dans le cas d'automédication. Dès lors, la méthadone® peut faire l'objet d'échange, de troc ou de vente sur le marché de rue (Usagers de l'espace urbain). Pour ce faire, les usagers peuvent, en effet, diminuer leur traitement sans en faire part à leur médecin (« *Il donne la dose minimale dont ils ont besoin, 60 mg et au téléphone on nous dit 70 mg "mais vous savez on a toujours peur de manquer alors on se fait une petite réserve". Mais ce n'est pas avec 40 mg qu'ils vont faire fortune* », GF Socio sanitaire). La méthadone® est principalement disponible sous la forme sirop. La présence de la méthadone® sur le marché de rue est corroborée par les services application de la loi : « *On a fait quelques saisies de méthadone (...) on a trouvé des quantités très importantes allant bien au delà de la prescription médicale (...) les usagers se mettent cela sous le coude pour revendre, pour faire leur petit business, ce n'est pas un gros trafic mais quelques billets pour pouvoir acheter autre chose* » (GF Application de la loi). Pour une minorité, le mésusage sera une manière de se mettre hors de tout. Dans ce cas, les personnes prennent des doses conséquentes « *histoire de se foutre en vrac* ». La méthadone® permet de pallier le manque d'héroïne (Questionnaire bas seuil).

Peu de problèmes sanitaires majeurs sont relatés en 2013 même si la Méthadone® peut être à l'origine d'overdose, notamment pour les personnes non dépendantes aux opiacés (Deux décès liés à un surdosage de méthadone®, mélangée à d'autres produits ont été identifiés, Questionnaire bas seuil). De manière générale, un bon nombre d'usagers est conscient des risques accrus d'overdose avec la méthadone®.

La méthadone® gélule : une rareté sur le marché de rue car peu de mésusage

La méthadone® gélule semble être de son côté très peu disponible sur le marché de rue dans la mesure où elle est principalement prescrite à des usagers ayant une réelle volonté d'arrêt des consommations d'opiacés : « *La gélule reste rare notamment parce qu'elle est prescrite à des personnes stabilisées qui ne font pas de mésusage de leur traitement* » (Questionnaire bas seuil). La méthadone® gélule ne constitue pour le moment qu'une part faible de l'ensemble des usagers sous protocole méthadone®. Pour ces derniers, le traitement semble donner satisfaction pour plusieurs raisons. Tout d'abord il y a le côté pratique de la galénique, plus pratique et moins encombrant par rapport au sirop, et de moindres effets indésirables toujours en comparaison de la forme sirop, notamment pour ce qui concerne la prise de poids, le goût écœurant ainsi que de possibles détériorations de la dentition (« *Ce n'est pas une large proportion mais on en entend de plus en plus, ils préfèrent pour éviter les problèmes de poids et les problèmes de dents* », Questionnaire bas seuil). Les tentatives d'injection par voie intraveineuse de gélule ne semblent pas observées (Note ethno urbain).

Un profil d'utilisateur plutôt précaire

Il s'agit essentiellement de personnes déjà dépendantes aux opiacés, la prise de ce produit est souvent l'occasion de faire une « pause » par rapport aux consommations d'autres pro-

duits (Questionnaire bas seuil). Le public est souvent qualifié de public précaire (Questionnaire bas seuil).

La méthadone® peut être l'occasion de primo consommations d'opiacés chez des plus jeunes dont les consommations sont jugées désinvoltes et irresponsables sans prise de recul par rapport à la dangerosité du produit (Questionnaire bas seuil). Pourtant, chez les plus jeunes, la méthadone® est perçue comme un produit potentiellement dangereux, pouvant être à l'origine d'overdose et s'adressant aux personnes vraiment dépendantes, aux « junkies ». Ce type de public est d'avantage enclin à consommer du subutex®. (Questionnaire bas seuil).

Ce produit est très recherché par les personnes originaires de pays de l'Est (« *Ils peuvent la consommer un peu comme d'autres consomment du Doliprane, étant donné que la Méthadone n'existe pas dans leur pays, ils la renvoient via certains réseaux* », Questionnaire bas seuil). Si la plupart des personnes consomme la méthadone® par voie orale, des pratiques d'injection, minoritaires, peuvent être observées. Elles concernent essentiellement des personnes originaires d'Europe de l'Est qui peuvent se l'injecter à l'aide de seringue de 10 ou 20 cc.

Une fréquence plus importante des contrôles de la CPAM

Cette année, il est noté une intensification des contrôles de la Caisse primaire d'assurance maladie (CPAM) auprès de personnes bénéficiant d'un traitement méthadone®, notamment les patients ayant un suivi relais en médecine de ville. L'objectif des contrôles est de limiter les multi délivrances, en comparant les quantités délivrées par rapport aux quantités prescrites. En effet, les usages peuvent avoir une ordonnance mais plusieurs pharmacies, ou bien encore avoir plusieurs médecins prescripteurs. La CPAM en cas de décalage constaté entre quantité prescrite et délivrée peut exiger un arrêt des prescriptions et demander aux pharmacies de cesser la délivrance. Une dizaine d'usagers se sont ainsi trouvés devant le fait accompli sans en avoir été au préalable prévenus (Note ethno urbain).

L'usage de sulfate de morphine (skénan LP®)

Données de cadrage

Le skénan® LP est un sulfate de morphine utilisé sur le site de la Bretagne par une population d'injecteurs, plutôt marginalisée. Présenté sous forme de gélules contenant des microbilles, il est appelé « *skén, ské* ». De 2002 à 2005, le skénan® LP était largement disponible que ce soit en marché de rue, où l'on pouvait trouver la gélule aux alentours de 3 € en 2003 ou directement *via* une prescription médicale. En 2005, suite à des restrictions importantes des prescriptions, la disponibilité s'est restreinte et parallèlement les prix ont augmenté pour atteindre 8 à 10 € la gélule en 2010. Depuis le prix est stable à 10 €. Certains usagers ont développé d'autres types d'accès ces dernières années : obtention, après un « arrangement » avec un médecin de ville, d'un protocole de traitement au skénan® LP mais sans remboursement afin d'échapper au contrôle de la CPAM, ou des prescriptions dans un autre département.

L'usage de skénan® LP doit son succès en Ile-et-Vilaine à sa réputation de produit fiable, sans coupe, aux effets proches de ceux de l'héroïne (flash, bien-être, effet cotonneux...) et garantis, contrairement à cette dernière qui compte-tenu des produits de coupe ne permet pas à l'usager d'être sûr des effets qui seront ressentis.

Chez ses utilisateurs, le sulfate de morphine semble posséder certes l'image d'un produit fiable, accessible et peu onéreux mais aussi l'image d'un produit à « l'accroche » rapide, dont il faudrait augmenter les doses ou le mélanger avec d'autres substances afin d'obtenir des effets.

Les complications sanitaires liées à l'usage de ce produit sont la dépendance avec une accoutumance rapide, les problèmes liés à l'injection (abcès, veinites, risques de transmission du VIH ou des hépatites par le partage de matériel...), ainsi que des problèmes de santé masqués par l'usage de morphine.

Les faits marquants pour l'année 2013

Circulation dans la rue

Le skénan® est toujours disponible. Soit il s'agit de personnes qui sont sous protocole suite à une prescription médicale, soit il est disponible sur le marché de rue. Concernant ce dernier, il reste cependant assez limité à un réseau « d'amateurs » qui peuvent revendre ou se dépanner entre eux : *« C'est vraiment un petit réseau de personnes qui se dépannent entre eux, ce n'est pas comparable à la buprénorphine, c'est un cercle assez fermé qui se connaissent. Par exemple, un va avoir 700 mais il consomme que 500, donc il a déjà 200 d'avance par jour (...), 200 d'avance ça fait déjà pas mal pour refiler aux copains ou pour échange de bons procédés »* (Questionnaire bas seuil). Pour ceux qui bénéficient d'un protocole, ils n'hésitent pas à consulter plusieurs médecins, même au-delà des limites du département ou de la région, afin d'obtenir plusieurs prescriptions avec des posologies raisonnables, l'objectif pour eux étant de cumuler ces prescriptions (*« Il y en a qui ont des dosages de bœufs, c'est assez impressionnant, même en cancérologie, en fin de vie ils n'ont pas cela, dès fois c'est le double et ils sont encore debout et ils te parlent »*, Questionnaire bas seuil).

Des difficultés à prévoir dans l'approvisionnement

Les conditions de prescription du skénan® tendent encore à se durcir. Intégrer un protocole devient de plus en plus difficile. De plus, la CPAM cherche à limiter les ordonnances pour lesquelles les posologies sont élevées en mettant en place des contrôles systématiques afin de réduire les abus : *« C'est quand il y a un gros dosage qu'il y a contrôle de la Sécu. La Sécu envoie carrément un courrier à la personne "monsieur madame vous êtes sous skénan LP tant de dosage, un médecin conseil de la Sécurité sociale souhaite vous rencontrer pour établir avec vous un protocole, veuillez appeler ce numéro pour prendre rendez vous". Si la personne ne le fait pas, toutes les ordonnances sont bloquées. Le médecin traitant reçoit la même ordonnance, la pharmacie qui fournit habituellement le traitement est également avertie. Il y a donc trois courriers qui partent. S'ils retournent avec une vieille ordonnance, ça ne marche plus. Donc là ils sont bloqués et acculés, ils sont obligés de prendre rendez vous avec le médecin sécu qui décide si c'est nécessaire ou pas [de continuer le traitement], ou alors de baisser le dosage. De toute façon c'est l'objectif du protocole, des doses qui se réduisent au fur et à mesure, pour arriver à une dose faible qui pourra être compensé par d'autres antalgiques qui ne seront pas morphiniques »* (Questionnaire bas seuil). La conséquence est que les usagers vont avoir de plus en plus de difficulté à pouvoir se faire prescrire du skénan® auprès de plusieurs médecins différents. De ce fait, des stratégies sont mises en place afin d'anticiper ce durcissement des prescriptions qui pourrait entraîner une accessibilité plus réduite du sulfate de morphine sur le marché. En effet, les usagers réduisent volontairement leur dose et compensent avec d'autres produits : *« Certains commencent à se préparer à la baisse du skénan, ils prennent du tramadol avec, ou encore du propofol, un anesthésique assez puissant »* (Questionnaire bas seuil).

Un profil consommateur d'opiacés et injecteur

Les personnes qui consomment le skénan® sont souvent dépendantes aux opiacés. Elles se dirigent vers ce produit afin de combler la mauvaise qualité de l'héroïne disponible à Rennes, car elles savent à quoi s'attendre au niveau qualité *« Le skénan touche surtout une population qui a déjà l'habitude de l'héroïne. Ceux qui consomment du skénan ont souvent un long parcours derrière eux de toxicomanie. Ils commencent rarement par le skénan (...) ce n'est pas très satisfaisant mais c'est mieux que certaines héroïnes »* (GF Socio sanitaire) ; *« Il s'agit de personnes ancrées dans les consommations depuis quelques années »*.

Les personnes estiment qu'avec le skénan[®], elles n'auront pas de mauvaises surprises notamment avec les produits de coupe. A ce titre, le sulfate de morphine est considéré comme un produit meilleur que l'héroïne.

Le skénan[®] est très peu recherché par les publics plus jeunes dans la mesure où il est assimilé à l'image négative de la toxicomanie. « *Les jeunes ont peur de ce type de produit* » (Questionnaire bas seuil). Le skénan[®] peut être pris avec de l'alcool afin de potentialiser les effets (Usagers de l'espace urbain).

Une autre constante avec le skénan[®] en termes de mode d'usage est une préférence pour l'injection. En effet, il est principalement consommé en injection. Il y a une très forte corrélation entre ce produit et le mode de consommation : « *Le skénan, c'est en shoot* » (Questionnaire bas seuil). On remarque notamment que des personnes non injectrices qui passent au skénan[®] se mettent à l'injection : « *En général, ceux qui n'injectaient pas, quand ils prennent le skénan, ils s'y mettent* » (Questionnaire bas seuil). En termes de conséquences sanitaires, on rencontre les problèmes habituels liés à l'injection (abcès, réactions cutanées...). Les pratiques de réduction des risques pour les injections sont assez peu appliquées : « *Peu de d'usage de stérifilt. Peut-être le fait de se dire 'ben c'est un médicament, je risque rien, comme le sub'* » ; « *Des gros soucis d'abcès avec les poussières. Ils se réservent beaucoup des cotons et des cuillères, il faut voir l'état des trucs, ça fait pas mal de dégâts. Ça rend très accro, c'est difficile à arrêter* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage d'opium-rachacha

Données de cadrage

L'opium peut se consommer mangé ou bu en décoction mais son usage le plus courant consiste à être fumé, souvent à l'aide d'une pipe, où la boule d'opium est préchauffée en étant piquée sur une aiguille, parfois mélangé avec du tabac. L'opium est également fumé en joint avec du tabac (et parfois également du cannabis, le joint est alors appelé « impérial »), l'effet est rapide et semblable (en moins intense) à la consommation d'héroïne : sensation d'extase orgasmique, état de relaxation intense, insensibilité à la douleur (propriété analgésique de la morphine)... Le gramme d'opium oscillerait entre 30 € et 60 €. La disponibilité de ce produit reste épisodique et restreinte.

Le rachacha, appelé « opium du pauvre » est une décoction de graines de pavots, sous forme liquide ou sous forme de pâte. Le rachacha peut être ingéré ou fumé. Des tentatives marginales d'injection ont été rapportées ces dernières années, soit après un nettoyage du produit à l'alcool à 90°, soit après un filtrage au stérifilt[®]. Les effets sont décrits comme plus léger que l'héroïne et l'opium. Il serait considéré comme un produit naturel, facilitant la descente de stimulants ou d'hallucinogènes. Les coûts ont très peu évolué. Les prix oscillaient entre 2 et 10 € le gramme en 2003 tandis qu'en 2005, c'est entre 3 et 10 € qu'il était cédé en général (les prix pratiqués en milieu festif seraient moins chers, 5 € étant le prix maximum). La plupart des vendeurs seraient les producteurs eux-mêmes. Il est à noter que très peu d'observations sont recueillies depuis 2006 sur ce produit.

S'agissant des complications sanitaires, une accroche rapide, des difficultés quant à la gestion du manque et des problèmes digestifs, ont été évoqués ces dernières années.

Les faits marquants pour l'année 2013

L'opium et la rachacha semblent très peu disponibles (« *Je n'ai pas entendu parler de rachacha, pas cette année* », Questionnaire bas seuil), quoiqu'un peu plus présent sur l'espace festif : « *J'en ai vu plus régulièrement cette année que les autres années* » (Usager de l'espace festif) ; « *Rachacha, un tout petit peu (...) des plus vieux qui ont peu de rachacha pour la descente de soirée* » (Quali festif), vraisemblablement non acheté sur place. Les consommations s'avèrent être plutôt discrètes : « *C'est souvent dans un camion, ou dans*

un véhicule en tout cas, et c'est le bouche-à-oreille qui fait. Il n'y a pas de vente à la criée, ça c'est sûr » (Quali festif) ; « *La rachacha, c'est toujours vendu plus 20 euros* » (Usager de l'espace festif).

Il ne semble pas y avoir d'auto production : « *Ils l'achetaient. Ils ne faisaient pas la récolte eux mêmes. Ils l'achetaient à un grossiste* » (GF Socio sanitaire). L'opium et le rachacha présents sur la région Bretagne semblent essentiellement provenir du sud de la France, des pays méridionaux limitrophes ramenés par des individus profil voyageurs : « *Après l'été c'est toujours rachacha, opium fais en France ou dans les pays limitrophes (...) avant c'est peut-être des gens qui ont été, surtout quand c'est avril-mai, des gens qui ont été en janvier-février-mars en Thaïlande ou en Amérique du sud et qui en ont ramené un peu. Ils ramènent 100 ou 200 g dans le ventre, ça va, ça se fait (...) c'est vraiment des petits réseaux en général, sauf les voyageurs qui reviennent et qui ramènent beaucoup plus des pays du sud, les autres c'est des réseaux qui ont 10-20 g à vendre. Donc c'est super confidentiel* » (Usager de l'espace festif).

Malgré cette disponibilité réduite, et ces consommations confidentielles, la perception de ces produits est très bonne dans la mesure où il s'agit de produits naturels : « *Plutôt positives, par rapport à la came justement. Les anciens, ça leur fait plaisir de taper un peu d'opium, t'as les autres qui sont contre la came mais qui veulent bien prendre un peu d'opium pour descendre tranquille. C'est assez positif* » (Usager de l'espace festif) ; « *T'as les profils qui touchent pas à la came et pour qui l'opium c'est naturel, c'est une bonne descente tranquille (...) c'est un produit confidentiel* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de néo-codion®

Données de cadrage

Le néo-codion® est un médicament utilisé dans le traitement symptomatique des toux sèches. Le néo-codion® contient un antitussif opiacé, la codéine qui bloque le réflexe de la toux en agissant directement sur le cerveau. Les autres substances fluidifient les sécrétions bronchiques.

Les utilisateurs de ce produit sont décrits comme étant pour la plupart des consommateurs d'opiacés de longue date, présentant un profil plutôt insérés socialement. Le recours à ce produit permet de gérer leur dépendance aux opiacés. Pour des consommateurs plus réguliers d'opiacés, la prise de néo-codion® permet de supporter le manque.

Les faits marquants pour l'année 2013

Le néo-codion® semblait avoir disparu mais est un peu plus visible cette année : « *On a eu aussi pas mal de néo-codion. On pensait que c'était fini et puis on en a eu, c'est par vague (...) c'est des gens qui prennent un peu de tout. Par contre avec le mélange des traitements, il y en a qui supportent plus ou moins bien. On a eu une fois une hospitalisation avec détresse respiratoire* » (GF Socio sanitaire).

Sur le bassin rennais, plusieurs décès semblent être imputables à des consommations importantes de produits codéinés : « *Au moins trois décès cette année, vu les niveaux de codéine, on ne peut jamais être totalement sûr, mais vu les taux qu'on a eu de codéine, des gens qui sont quand même mort de détresse respiratoire, d'asphyxie c'est des quantités phénoménales* » (GF Socio sanitaire).

Jusqu'à présent le néo-codion® semblait se limiter à quelques boîtes visibles dans les caniveaux (« *Parfois, des boîtes sont retrouvées mais les personnes ne parlent pas de consom-*

mation de néo-codion » (Questionnaire bas seuil). Cette visibilité sensiblement plus importante pourrait trouver son explication dans le fait qu'il s'agit d'un public différent de celui observé par le dispositif TREND, notamment celui fréquentant les structures bas seuil : « *En fait c'était pris il y a une dizaine d'années. En tout cas, ce n'est pas notre public mais il y a des demandes en pharmacie, 8 boîtes par jour. Public peut être addict depuis plusieurs années mais qui ne voit le problème* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de stimulants

L'usage de cocaïne

Données de cadrage

Présentée sous forme de poudre blanche, ou moins fréquemment sous forme de cailloux ou d'écaillés, la cocaïne, également appelée « *coke, coco, CC, C ou Cesse* » a vu sa disponibilité augmenter entre 2002 et 2008 sur le site de Bretagne. L'offre semble s'être stabilisée depuis 2009. Son usage serait plus fréquent au sein des milieux observés (urbain et festif).

Une distinction serait faite entre la cocaïne dite « végétale » et celle dite « synthétique », par les consommateurs. La première serait directement obtenue de la feuille de coca, contrairement à la seconde qui serait synthétisée. La cocaïne végétale serait de meilleure qualité que la synthétique. En termes de prix, le gramme de « végé » pouvait être compris, jusqu'en 2006, entre 40 et 150 €, avec un prix moyen compris entre 60 et 80 €. Quant au gramme de « synthé », il variait entre 40 et 80 €, avec un prix moyen de 60 €. Cette distinction entre la cocaïne « végétale » et « synthétique » n'est, en réalité, qu'une fiction. La synthétisation est techniquement possible mais coûterait plus chère que la cocaïne issue directement de la feuille de coca. Cette distinction, longtemps de mise, semble s'étioler depuis quelques années, en effet, depuis 2008, cette distinction entre « végé » et « synthé » semble désuète. Le gramme de cocaïne s'achète entre 60 € et 80 €.

La cocaïne est principalement sniffée, mais elle peut aussi être injectée et fumée. Le tabac, l'alcool et le cannabis seraient des produits fréquemment utilisés en association avec celle-ci. Par ailleurs, le cannabis mais aussi parfois l'héroïne, la méthadone® et d'autres médicaments psychotropes pour le milieu urbain peuvent être consommés de façon concomitante avec la cocaïne afin de faciliter la descente.

Auparavant réservée à certains milieux (arts, communication, restauration...), la cocaïne conserverait l'image d'un « produit branché », qui améliore les performances même si certains expérimentateurs peuvent se déclarer déçus par la fugacité de ses effets. Enfin, elle bénéficierait de l'image d'un produit dont l'usage peut être compulsif, un produit « vicieux » dit-on parfois.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer :

- des expérimentateurs,
- des personnes intégrées socialement la consommant dans un cadre festif,
- des personnes adeptes ou dépendantes au produit en mesure d'assumer le coût de cette consommation,
- des personnes marginalisées.

Comparativement au profil des usagers des autres substances psycho actives, il semblerait qu'il y ait pour la cocaïne une proportion de femmes usagères plus importante.

Les dommages sanitaires, liés à l'usage de cocaïne, évoqués ces dernières années ont été les suivants : des dépendances psychologiques importantes, des dépendances aux opiacés liées à l'usage de ceux-ci lors de la « descente », des problèmes cardiaques, des pertes de poids importantes, des épisodes paranoïaques, des complications liées au mode d'administration (système veineux dégradé, saignements de nez...).

Les faits marquants pour l'année 2013

Un produit disponible avec un usage démocratisé

L'image festive associée à une faible dangerosité perçue font que la cocaïne est largement présente et se diffuse à un large public : « *La cocaïne se démocratise énormément dans le milieu festif et n'est plus réservée à une certaine frange de la population* » (GF Application de la loi) ; « *Tout le monde. Et là quand je dis tout le monde, c'est beaucoup plus que tout le monde (...) c'est devenu tellement banal la coke* » (Usager de l'espace festif) ; « *T'en trouves partout dans les rues, dans les soirées, dans les boîtes, dans les teufs, partout* » (Quali festif). La cocaïne tend à se propager à des milieux où aucune drogue n'était disponible auparavant. Cette banalisation de la cocaïne n'est pas un phénomène spécifique à 2013 mais se renforce encore et fait que les populations consommatrices sont de plus en plus variées (Questionnaire bas seuil). C'est souvent le prix qui peut être un élément dissuasif à la consommation : « *Il n'y a pas de 'je ne prends pas de coke parce que j'aime pas', c'est 'je ne prends pas de coke parce que c'est trop cher pour ce que c'est' ou 'parce que je n'ai pas les moyens'* » (Usager de l'espace festif). Les consommations sont très étroitement liées à la fête. Toutefois, l'aspect très compulsif du produit fait que des personnes peuvent en consommer au quotidien (Usagers de l'espace urbain). En termes d'image, prendre de la cocaïne est plutôt vu comme quelque chose de valorisant du fait du caractère luxueux du produit. Si les perceptions sont plutôt positives, elles sont largement teintées de méfiance en raison des qualités pouvant être fluctuantes sur le marché local.

Un double marché de revente qui se confirme

La qualité de la cocaïne arrivant en Bretagne semble être plutôt bonne selon les analyses effectuées par les forces de l'ordre (« *Pour la cocaïne on a fait des saisies de belles qualités mais c'est parce qu'on est très en amont, des qualités très correctes* », GF Application de la loi), d'autant plus lorsqu'il s'agit de quantités un peu importantes. C'est après que cela se complique, en aval, la qualité est aléatoire et souvent médiocre. La cooptation à des réseaux semble impérative pour avoir accès à un produit de bonne facture, notamment auprès de cercles restreints de consommateurs réguliers de longue période et souvent insérés dans des milieux favorisant la consommation : « *La basique que tu trouves un peu partout elle n'est pas si bien, mais tu peux trouver des petits lots de bonne. Double marché, c'est meilleur quand tu connais le bon réseau* » (Questionnaire bas seuil) ; la recherche de qualité se fait toujours par le réseau plus que par opportunité (Note ethno festif). L'hypothèse formulée déjà depuis quelques années sur le site de Rennes concernant la possible existence d'un double marché semble véritablement se confirmer : « *Le réseau de bonne coke... c'est un phénomène qui est apparu il y a deux ans et qui s'était marqué l'année dernière et s'est vraiment confirmé aujourd'hui (...) il y a vraiment deux marchés* » (Usager de l'espace festif). Ce double marché va de pair avec une tarification différente en fonction de la qualité : « *Il y a deux styles de cocaïne : la cocaïne classique, commerciale que tu trouves à 70 euros, voire 60 euros rarement, mais plutôt 70-80 euros et puis y a la bonne coke que tu vas trouver à 90-100, voire 120 euros* ». (Usager de l'espace festif).

Une moindre disponibilité dans le milieu festif

Déjà observée en 2012, sur les espaces festifs, la disponibilité de la cocaïne peut être par moment considérée comme étant moyenne. Ce n'est pas le produit que l'on peut trouver le plus facilement (Note ethno festif). D'ailleurs, il peut arriver que certains revendeurs afin de pouvoir se faire facilement identifier optent pour des signes de reconnaissance vestimentaires quant à la nature du produit qu'ils proposent, notamment des t-shirts à l'effigie de super-héros (Note ethno festif).

L'alcool est très souvent associé à la prise de cocaïne, surtout en soirée, car il permet de potentialiser les effets. L'héroïne et le cannabis seront pris essentiellement pour gérer les descentes. (Questionnaire bas seuil). Des associations avec de la MDMA (poudre) sont également à relever (« *Après les gros consommateurs de cocaïne ne prennent pas de MD. Parce qu'ils n'ont pas envie de gâcher leur coke avec un para de MD* », Usager de l'espace festif). Le mélange cocaïne-kétamine (Calvin Klein).

Une sensible augmentation de l'injection de cocaïne

Concernant les modes de consommation, les pratiques ne changent pas. Majoritairement la cocaïne est sniffée, notamment pour le public lambda. Les adeptes de l'injection auront plus facilement recours à la voie intraveineuse. On se trouve donc avec deux types de public : « *ceux qui la consomment en soirée en sniff et les aficionados qui se l'injectent, même si elle n'est pas très bonne, la montée sera meilleure* » (Questionnaire bas seuil). Cette dernière pratique serait sensiblement en augmentation. Elle a fait l'objet de plus d'observation par les professionnels du champ socio sanitaire : « *C'est même un peu plus fréquent pour la cocaïne (...) ce qui a surtout augmenté c'est le nombre d'injecteurs de coke* » (GF Socio sanitaire). Le constat est également le même sur les espaces festifs : « *En multisons, j'ai vu pas mal d'injecteurs de cocaïne. Quelques-uns qui venaient chercher du matériel* » (Acteur de RDR festif). Le mode de consommation est très souvent fonction de l'ancienneté des consommations : « *pour les plus jeunes, la cocaïne sera prise en sniff alors que pour les anciens elle sera injectée ou basée* » (Questionnaire bas seuil). Les injecteurs de cocaïne seraient principalement des usagers ayant des consommations relativement régulières : « *Des usagers qui deviennent très vite usagers réguliers de coke, profil de patient 20-25 ans, à la marge un peu socio professionnellement. Période de lune de miel avec la coke puis très vite ils passent à l'injection* » (GF Socio sanitaire).

Assez peu de problèmes de santé en lien avec les consommations de cocaïne sont à relever. Cependant, pour les consommateurs réguliers (30-35 ans) depuis de nombreuses années avec la coke, il peut y avoir des problèmes cardiaques. D'autre part, les consommations régulières peuvent entraîner des bouffées de paranoïa : « *Les personnes sont très à cran. Elles se montrent paranoïaques, très sensibles* » (Questionnaire bas seuil). Pour les usagers qui s'injectent la cocaïne, le risque d'abcès est amplifié par l'effet anesthésiant du produit : « *Mes pires abcès c'est avec la coke. Tu fais ton premier taquet et au bout de quelques-uns tu ne sens plus rien...alors tu mets à côté. Et là, c'est moche* » (Usager de l'espace urbain).

L'usage de cocaïne basée

Données de cadrage

Les deux appellations rencontrées : crack ou free base, concernent la même composition chimique : une cocaïne base, destinée à être fumée. Néanmoins, ces deux termes apparaissent distincts dans les représentations qu'en ont les usagers. Le crack, qui possède une forte connotation négative, désigne un produit contenant des résidus de cocaïne, à « l'accroche rapide », consommé dans les Antilles ou certains quartiers parisiens. Le free-base désigne plutôt la cocaïne sous forme de caillou, « cuisiné » afin d'être « purifié ». Afin d'effectuer cette préparation, deux produits peuvent être utilisés : le bicarbonate de soude et l'ammoniaque. L'utilisation de l'ammoniaque serait plus répandue en Bretagne.

Deux ordres de prix ont été relevés ces dernières années. Le premier concerne la cocaïne vendue couramment, à un prix moyen jusqu'en 2007 de 60, 70 €. Le second, qui n'a été rencontré qu'en milieu festif, concerne une cocaïne déjà « cuisinée ». En 2003, le gramme de cette préparation pouvait se vendre environ 100 €. Il aurait sensiblement baissé les années suivantes, les prix se situant autour de 80 €.

Le crack/free-base est essentiellement fumé, certains injecteurs déclarent apprécier cette forme pour sa pureté. Tabac, cannabis et alcool peuvent lui être associés. Des usages d'opiacés, de cannabis et de benzodiazépines ont été observés au moment de la descente. Les usagers utilisant ce mode d'administration auraient conscience de l'aspect compulsif que peut prendre cette consommation. Ce même aspect effraierait les non usagers de crack/free-base, même si ceux-ci sont consommateurs de cocaïne sous une autre forme. Le crack/free-base demeure un produit d'initiés. Les consommateurs rencontrés auraient connu pour la plupart cet usage en milieu festif (techno).

Les dommages sanitaires évoqués ont été les mêmes que pour la cocaïne, avec une dépendance accrue par l'aspect compulsif que peut prendre l'usage. Par ailleurs, les dommages sont propres aux modes d'administration tels que des brûlures pulmonaires, des plaies au niveau des lèvres pour les fumeurs, un système veineux dégradé pour les injecteurs...

Les faits marquants pour l'année 2013

Le crack/free base un peu plus présent

L'investigation spécifique crack free base menée en 2011 et 2012 faisait état d'une absence de marché avéré de crack à Rennes, mais de l'existence de consommation de free base. La disponibilité est étroitement corrélée à celle de la cocaïne.

Pour 2013, le constat est sensiblement le même : « *Les galettes de crack ne sont pas disponibles à Rennes* » ; « *Plutôt produit et consommé. Je ne crois pas qu'il y ait de vente de cailloux ou alors c'est sporadique. C'est peut être dur sur Rennes comme ce n'est pas habituel, ils se disent si t'achètes un caillou tu vas te faire baiser* » (Questionnaire bas seuil). Toutefois, la présence de crack semble sensiblement s'amplifier sur l'espace urbain. Ce point de vue est partagé par les services applications, par les usagers et par les professionnels du socio sanitaire. « *On voit également apparaître un peu de crack ce qui est inquiétant. On en saisie* » (GF Application de la loi) ; « *On trouve aussi un peu plus de crack enfin de free base (...) ça a un petit peu augmenté par rapport l'année dernière* » (GF Socio sanitaire). Il n'est pas rare que lors d'interpellation par les forces de l'ordre, des individus possèdent sur eux des petites quantités : « *Au niveau des saisies on ne peut pas dire qu'il y ait un marché, c'est des petites saisies de crack, ça peut être le type qui a du shit sur lui et un ou deux cailloux de crack. En quantité non, c'est souvent fabriqué chez l'habitant ou à la demande, mais on n'a pas trouvé de réseau de crack sur Rennes (...) Même sur des places du centre ville de Rennes, on peut trouver aussi bien du shit que du crack mais pas en grosse quantité* ». (GF Application de la loi).

Ces petites quantités de produit proviendraient essentiellement de Paris : « *S'il peut arriver d'en trouver, dans ce cas, il s'agit de personnes en ayant ramené de Paris* » (Usagers de l'espace urbain) ; « *On ne sait pas encore de quelle manière le crack arrive. On a identifié sur certaines affaires mais qui ne sont pas des grosses affaires une acquisition en région parisienne, avec un retour sur Rennes* » (GF Application de la loi). Il peut également s'agir d'excédents de production « *cuisinés* » localement. Pourtant malgré cette présence plus importante en 2013, on ne peut toujours pas attesté l'existence d'un réel marché.

Bien qu'étant une pratique toujours minoritaire en milieu festif, une sensible hausse des consommations de cocaïne basée peut également être relevée au sein de cercles privés (Note ethno festif) : « *Une augmentation je pense de la consommation de la cocaïne fumée chez les consommateurs usagers de cocaïne (...) fumée avec des pipes* » (Usager de l'espace festif) ; « *Pour finir les soirées. Ils aiment bien la baser en fin de soirée dans les camions, ou fin de journée, fin de teuf* » (Quali festif).

D'autre part, les consommations de cocaïne basée semblent être rattachées à certaines communautés, notamment le milieu antillais (GF Application de la loi).

Une hausse de la distribution de matériel de RDR

Un autre élément vient corroborer cette présence plus importante. En effet, les acteurs de la réduction des risques, aussi bien sur l'espace urbain que festif s'accordent à constater une hausse des demandes en matériel concernant les consommations de cocaïne basée : « *Il y a de plus en plus de distribution de pipes (...) cette année beaucoup de pipes à crack (...) il y en a qui revienne deux fois par semaine pour chercher 4 pipes à crack (...) et c'est difficile de savoir pourquoi ils viennent en chercher aussi souvent. Soit il y a plus de crack, soit des personnes viennent souvent pour venir approvisionner tout un réseau* » (Questionnaire bas seuil) ; « *J'ai vu en effet une très grosse augmentation des demandes* » (Acteur RDR festif) ; « *La seule nouveauté c'est que les gens recherchent les kits base* » (Quali festif). Comme évoqué lors de l'investigation spécifique sur cette thématique, le matériel de RDR ne donne pas toujours entièrement satisfaction aux usagers : « *Il y en a qui préfèrent le docteur à pastis* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Les modes de consommation, c'est avec les bouteilles, une bouteille en plastoc et voilà* » (Quali festif).

Des perceptions négatives et une distinction crack / free base toujours aussi floue

L'image de la cocaïne basée, produit jugé très accrocheur avec un fort potentiel addictif, est toujours très négative aussi bien sur l'espace festif : « *Cette pratique est minoritaire sur les espaces festifs, toujours perçue négativement* » (Note ethno festif) ; « *C'est quand même super mal vu. Rester dans son camion à fumer des pipes, je pense qu'il y a des gens qui peuvent avoir du mal à l'admettre* » (Usager de l'espace festif), que sur l'espace urbain : (« *C'est un produit qui fait peur, qui rend agressif, qui fait perdre son humanité* » ; « *Le crack semble faire peur aux jeunes (...) ils ont en tête l'image des crackers parisiens* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant les perceptions par les usagers, la distinction entre le crack free base n'est toujours pas claire : « *Ils différencient encore. Ils disent "moi je ne prends pas de crack, je prends de la free base" (...) "la cocaïne c'est bon, pas le crack. Le crack c'est de la saleté...je ne toucherai jamais"* » (GF Socio sanitaire).

Le consommateur de cocaïne basée : un profil particulier

Les effets sont différents de celui de la cocaïne pris en trace ou en injection, ils sont certes plus courts mais très intenses (Usagers de l'espace urbain). « *Les premiers effets, pendant un temps très court, vont être une sensation de bien-être. La recherche de cet effet court et puissant devient très compulsive. Rapidement, la personne ne se sent pas bien. La descente est décrite comme plus difficile qu'avec la coke et accompagnée d'idées noires, de dépression, de mal-être* » (Questionnaire bas seuil). L'héroïne peut souvent être consommée afin d'atténuer les effets de la descente. Cette recherche de sensation extrême se retrouve davantage chez des personnes déjà bien installées dans les consommations, avec un parcours plutôt ancien dans la toxicomanie (« *Ce n'est pas chez les consommateurs occasionnels de produits* », Usager de l'espace festif). Les consommateurs doivent pouvoir être en capacité à avoir accès à des quantités plus importantes de cocaïne (Note ethno festif). De plus la préparation nécessite un certain niveau de connaissance se faisant souvent par l'initiation entre pairs (Questionnaire bas seuil).

Pour le basage de la cocaïne, l'ammoniac semble privilégié : « *Ammoniac. Bica pas trop. Un peu mais c'est compliqué. Si ta coke n'est pas bonne, comme c'est le cas chez nous, c'est plus simple* » (Quali festif). Certains éléments laissent à penser qu'il pourrait y avoir, de la part de certains consommateurs, des négligences volontaires de rinçage après le basage afin d'augmenter les effets en gardant un peu d'ammoniaque pour compenser la mauvaise qualité de la cocaïne (Note ethno festif).

L'usage d'ecstasy/MDMA

Données de cadrage

L'ecstasy se présente sous différentes formes : des cachets aux couleurs et logos variés, appelés « *ecstas*, *X*, *taz*, *XTC*, *Tata*, *bonbon*... », de la poudre, avec une très large palette de couleurs, ou des cristaux translucides ou brunâtres, appelés « MDMA⁹, MD ou gélules ». Ce produit semblerait largement disponible en milieu festif depuis plusieurs années. S'il a été un temps l'apanage de la population techno, l'ecstasy concernerait désormais des consommateurs de différents milieux festifs, voire urbains.

Les prix constatés entre 2003 et 2008 pour un comprimé s'étendent de 5 à 15 €, 10 € pour 2012. La poudre de MDMA oscillait, quant à elle en 2012, entre 50 et 80 € le gramme.

Une augmentation de la disponibilité de la poudre de MDMA a été rapportée, notamment de bonne qualité. Quant aux cachets, ils seraient de qualité plus variable et « les arnaques » les concernant plus nombreuses. C'est une des explications qui justifient leur moindre disponibilité sur les deux milieux depuis 2006, et une quasi-absence depuis 2009 (au profit de la MDMA).

La MDMA, quelles que soient ses galéniques, est essentiellement ingérée, quelquefois sniffée, fumée ou injectée par les adeptes de ce mode d'administration.

A ce produit ont pu être associés du cannabis, de l'alcool, du tabac, du LSD pour réguler ou potentialiser les effets de l'ecstasy. Des usages d'opiacés et de benzodiazépines ont également pu être constatés au moment de la descente.

Parmi les consommateurs d'ecstasy/MDMA, deux significations dans l'usage peuvent être distinguées : un usage festif avec une recherche d'euphorie, de stimulation et d'empathie et un usage anxiolytique, davantage observé en milieu urbain.

Toutefois chez ces consommateurs, l'ecstasy semblerait bénéficier d'une image festive, bien que l'aspect aléatoire de son contenu semble ternir sa réputation. La présence, depuis 2005, de comprimé de MCPP, vendu sous l'appellation ecstasy et provoquant des effets indésirables tels que des maux de tête, des maux de ventre, etc... a probablement contribué à la dégradation de l'image du produit. Les non usagers n'apprécient pas, de plus, son contenu chimique, « peu naturel ».

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage ont été : des « bad trips », des états hallucinatoires ou dépressifs, des dépendances aux opiacés induites par leur usage lors de la descente, des problèmes générés par la composition aléatoire du produit.

Les faits marquants pour l'année 2013

Un niveau de disponibilité toujours aussi important

Depuis quelques années déjà, la MDMA est un produit dont l'engouement ne cesse de se développer. Cette année n'échappe à cette règle. La MDMA apparaît comme étant toujours le produit le plus disponible et le plus accessible et ce, tous milieux festifs confondus (free party, boîtes de nuit, salles de concert, fêtes étudiantes) : « *C'est ce qu'il y a de plus disponible. Tu peux en trouver partout, n'importe quelle soirée, boîte de nuit, teuf hardcore, transe... et ça touche de plus en plus jeune.* » ; « *Il y a toujours des vendeurs, toujours des gens qui proposent (...) c'est quand même répandu dans les milieux hors de la teuf. Les mecs qui vont en boîte, qui font la fête ailleurs, la MD, ils connaissent.* » ; « *C'est vraiment dans toutes les soirées, en ville, partout.* » ; « *Il y en a toujours autant. Surtout en teuf, c'est trop dur d'en vendre, y a trop de gens qui en vendent.* » (Note ethno festif) ; « *Ça se vend avec une facilité qui est assez impressionnante (...) il y a une démocratisation hallucinante de la MDMA* » (GF Application de la loi) ; « *C'est certainement le produit le plus disponible sur Rennes* » (Questionnaire bas seuil). La MDMA reste le produit associé à la

⁹ MDMA : Méthylène-dioxy-3,4-méthamphétamine

fête le plus en vogue.

L'offre de MDMA est assez diversifiée et beaucoup de formes circulent, on la retrouve sous forme de cristaux, de gros cailloux ou de poudre avec une palette de couleur très variées (« *Les couleurs de cristaux sont variées : marron, jaune, blanc, violet* », (Note ethno festif) ; « *Il y a tellement de produit différent, là j'ai entendu parler de MDMA noire, en fait Il y a toutes les couleurs c'est un vrai arc en ciel* » (Questionnaire bas seuil). Commercialement parlant, les vendeurs peuvent en effet, faire circuler de la MDMA de bonne qualité sous une couleur précise afin de susciter de l'engouement pour les acheteurs puis changer ultérieurement de couleur qui aura à son tour la réputation d'être de qualité (Note ethno urbain) : « *Les MD viennent tous du même arrivage. Toutes les MD, c'est les mêmes. Juste après les mecs, ils changent la couleur, c'est tout (...)* Et si le mec décide de mettre un colorant rose comme on a vu beaucoup ces derniers temps, elle sera rose, s'il veut qu'elle soit violette ou marron, elle sera violette ou marron. Mais c'est plus ou moins la même » (Quali festif).

Une qualité au rendez-vous

Majoritairement, la MDMA est considérée de bonne qualité. « *Il y a très peu de mauvaises MD* » ; « *Très bonne, et plusieurs pics dans l'année avec de la très bonne. Et puis du coup les gens ne s'y attendent pas forcément et ils se prennent des envolées lyriques* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Là ça fait un an et demi qu'elle revient et en grosses quantités en France, beaucoup en Bretagne, parce qu'il y a beaucoup d'arrivages en Bretagne et elle est de très bonne qualité. Elle est très forte* » (Quali festif). Toutefois, l'étendue du marché peut parfois réserver de mauvaises surprises avec des produits de piètre qualité ou de possibles arnaques (pierre d'alun, cristaux qui ne font rien...). Malgré cela, le rapport qualité prix est toujours jugée comme plutôt bon : « *Et puis la MDMA, par rapport à la quantité que tu vas prendre au prix, j'ai envie de te dire que c'est un bon rapport qualité-prix, tu ne vas pas en prendre beaucoup et tu vas te prendre une ramasse* » (Quali festif) ; « *Ce n'est pas cher et ça marche longtemps.* » (Note ethno festif).

Un léger retour de la forme comprimé

Les observations ethnographiques menées tout au long de l'année laissent à penser que la forme comprimé est régulièrement de plus en plus présente, alors qu'elle avait quasi disparu. Il ne s'agit pas pour autant d'un retour fracassant mais différents signaux attestent d'une présence plus importante : « *Les tazz. Même si ce n'est pas un retour, en tout cas en Bretagne ce n'est pas un retour, ce n'est pas un marché qui est inondé, c'est quand même un retour marquant pour les personnes qui ont connu les produits il y a 15-20 ans avec la suprématie des tazz au niveau des drogues de synthèse. Du coup c'est un retour assez léger, très faible par rapport au reste de l'Europe (...) pas une soirée où il n'y ait pas des tazz qui circulent, enfin quelques tazz qui circulent* » (Usager de l'espace festif). Cet élément est jugé par beaucoup comme un des faits marquants de l'année : « *Le retour des tazz aussi... les 'superman'* » (Quali festif) ; « *Les tazz, il y en avait moins et ils étaient de moins bonne qualité. Là c'est le retour des tazz trop forts (...) ça fait un an que ça revient beaucoup plus* » (Quali festif).

Pas de changement sur les modes de consommation

Concernant les modes de consommation, le principal demeure toujours l'ingestion en parachute, puis viennent ensuite les prises par sniff, bien que celles-ci puissent être douloureuses du fait de la nature du produit, et l'inhalation à chaud. Pour cette dernière, l'engouement continue à se développer : « *Il y a 2-3 ans, quand tu voyais quelqu'un se faire un dragon dans une voiture, c'était forcément un fumeur d'héroïne, maintenant c'est plutôt un fumeur de MDMA* » (Usager de l'espace festif). Les acteurs de RDR festif notent un ni-

veau de distribution de feuilles d'aluminium en augmentation constante : « *L'alu qu'on distribue, c'est plus du tout pour la came, c'est pour le MD (...) il y a vraiment une augmentation des consommations de dragon pour un public consommateur de MD* » (Acteur RDR festif). L'inhalation à chaud concernerait principalement les plus jeunes : « *Beaucoup chez les moins de 25 ans, un peu moins chez les plus de 25 ans. (...) public fréquentant la scène festive techno 30-35 ans, ils ne dragonnent pas de MD. Ou alors un petit peu de temps en temps mais c'est super rare, ça va pas être le mode de consommation habituel alors que chez les jeunes de moins de 25 ans, ça commence à devenir le mode de consommation principal* » (Usager de l'espace festif). Enfin, les injecteurs restent une minorité.

Pas de profil type de consommateur... mais des consommations de plus en plus précoces

Le profil des consommateurs de MDMA est très difficile à cerner tant il fait des adeptes auprès d'un public assez large (« *Plus large que pour d'autres produits* » (Quali festif). Même si le profil des usagers de MDMA est variable, la grosse proportion des consommateurs semblerait appartenir à la catégorie des insérés ou des « semi insérés » (« *Le public des zonards est un peu à l'écart de ce produit parce qu'il est cher.* », Note ethno urbain). En termes de tranche d'âge, la fourchette est assez large mais rassemble davantage de 18-25 ans : « *Que ça soit par les publics 30-35 ans ou par les publics jeunes 18-25 (...) c'est assez général, mais y a quand même pas mal de consommateurs chez les 18-25 ans* » (Usager de l'espace festif), avec l'impression que le produit est consommé assez précocement : « *Et de plus en plus jeune, enfin c'est une impression que j'ai, que ça se prend de plus en plus jeune et dans d'autres milieux.* » (Note ethno festif).

Un produit s'inscrivant dans un contexte de poly consommation

La MDMA seule est très rarement consommée. Concernant les associations de produits avec la MDMA, les combinaisons sont extrêmement nombreuses. L'alcool et les boissons énergisantes sont très souvent consommés en association dans la mesure où les consommations s'inscrivent dans un contexte festif (Usagers de l'espace urbain). Sinon, les autres mélanges sont souvent cocaïne, speed, LSD, kétamine... Concernant cette dernière association, un usager de l'espace festif en fait la description suivante : « *Le mélange que je préfère c'est MD-kétamine. Tu prends des gros paras de MD et des petites pointes de kétamine, comme ça t'as l'effet MD, et en même temps... quand tu prends juste des pointes de ké, moi ça me fait ça, ça me speed un peu la tronche, ça me speed en mode bizarre. ET évidemment au bout d'un moment quand t'as enchaîné les pointes, ça te met l'effet kéta, mais c'est mon mélange préféré en soirée. Ça donne des coups de speed bizarres. Je ne sais pas comment dire... ça te maintient bien pour danser, parce que si tu prends que de la MD, au bout d'un moment, t'es fatigué, alors que là, no* » (Note ethno festif).

Très peu de problèmes sanitaires

Les consommations de MDMA aussi importantes soient-elles ne semblent apparemment pas générer d'importants problèmes sanitaires. Les problèmes les plus courants sont essentiellement des irritations des muqueuses nasales avec parfois des saignements ou des infections locales (Note ethno urbain), ou bien encore des crispations au niveau de la mâchoire : « *Des problèmes de dents (...) mâchoires qui bougent, qui se coincent, on en a vu deux-trois fois. C'était violent ! Serré, serré, serré* » (Quali festif). D'autre part, ce qui est le plus relevé sont des troubles du comportement sans gravité ou des désinhibitions diverses (Note ethno festif). Certains consommateurs, en raison de la forte qualité du produit, ont pu se faire des frayeurs car « *elles n'arrivaient pas à redescendre* » (Questionnaire bas seuil).

Sur les rassemblements festifs, les consommations de MDMA peuvent régulièrement être à l'origine de petite traumatologie : « *Mais sur les 30 bobologies qui sont gérées par les secours, y en a 25 qui sont dues à la MD. Parce que trop de prise* » (Quali festif).

L'usage d'amphétamines-speed

Données de cadrage

Les amphétamines sont des psychostimulants puissants, utilisés comme produit dopant ou dans un cadre toxicomaniaque (effets stimulants et anorexigènes).

Appelé communément « speed » par les usagers, ce produit se présente sous la forme d'une poudre ou d'une pâte, aux couleurs variées. Il serait plus ou moins disponible selon les milieux fréquentés. Une baisse de sa disponibilité, ou tout au moins de la visibilité de son usage, a été constatée entre 2003 et 2006. Son accessibilité serait concomitante à la tenue de gros événements festifs (ex : Technival).

En 2012, les prix varieraient entre 10 et 30 € le gramme, pour un prix moyen de 20 €. La composition de ce produit serait relativement méconnue des utilisateurs. Le lien entre « speed » et amphétamines ne serait par exemple pas toujours établi.

Le « speed » peut être ingéré, sniffé ou injecté. L'ingestion serait un mode d'usage qui se répand, après une période où le sniff était privilégié, malgré les sensations de brûlure occasionnées au niveau des narines.

A ce produit, de l'alcool, du tabac, du cannabis ont pu être associés de même que des usages d'opiacés ou de benzodiazépines lors de la descente.

Les consommateurs de ce produit en apprécieraient les effets durables et stimulants. Le « speed » serait perçu comme un produit facilement maîtrisable, ne modifiant pas la conscience. Bien que ses effets soient proches de la cocaïne, ses détracteurs sembleraient le trouver moins subtil. Il serait qualifié de « coke du pauvre ».

Les personnes consommant du speed seraient principalement issues du milieu festif techno ou punk, des populations marginalisées et de communautés issues des pays de l'Est.

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage ont été des cas de déshydratation, de perte d'appétit, des épisodes paranoïaques et plus largement de troubles du comportement, avec accès de violence et des dommages liés au mode d'administration.

Les faits marquants pour l'année 2013

Une disponibilité forte et constante

Comme observé les années précédentes, le speed reste toujours aussi présent. Acheté sous forme de poudre ou de pâte, unanimement, le produit est considéré comme disponible et fortement accessible à la fois sur l'espace festif et sur l'espace urbain. Pour celui-ci, la grande disponibilité du speed aurait pour origine la tenue régulière de soirées alternatives à proximité de la ville. Ainsi, les usagers peuvent aisément s'en procurer sans attendre nécessairement la tenue d'événement de grande ampleur pour voir le produit circuler en milieu urbain en retour (Note ethno urbain). Aucune pénurie n'est observée en milieu festif même s'il n'est pas proposé comme produit d'appât par les dealers à la criée : « *Il y a eu une grosse arrivée d'amphés pures à tourner là sur Rennes ces derniers temps (...) il y a eu un moment où il y a eu vraiment beaucoup, beaucoup de speed à tourner* » (Note ethno festif) ; « *En milieu festif techno, c'est le produit le plus accessible, le plus recherché aussi* » (Usager de l'espace festif).

Une « qualité » s'améliorant légèrement

Cette présence constante depuis plusieurs années était toutefois liée à une qualité massivement partagée d'un produit dont la « qualité » était plutôt médiocre, même si généralement le rapport qualité / prix (le gramme de speed est toujours d'un coût plutôt faible) est jugé plutôt correct par les usagers. Pour 2013, une sensible amélioration de la « qualité » est à relever du moins du ressenti des usagers : « *Mais le speed semble généralement d'assez bonne qualité (...) à part quelques desséchés de temps en temps, sinon que des avis plutôt positifs* » (Quali festif) ; « *A noter que quand même régulièrement y a du très bon speed qui tourne. Là j'ai pu observer un vrai speed, parce que ce qui tourne en Bretagne depuis des années c'est le speed blanchâtre, très suintant, très liquide, le speed bas de gamme, pas le speed haut de gamme fabriqué dans les gros labos. Et du coup cette année j'en ai vu un petit peu (...) c'est un speed un peu huileux, cireux, un peu jaunâtre, un peu qui ressemble... limite on pourrait croire une galette de crack, vraiment cireux, jaunâtre. Très, très bon (...) j'en ai vu qu'une fois cette année, il était à 20 euros le gramme mais le gars descendait pas le prix* » (Usager de l'espace festif).

La texture est considérée comme un bon indicateur de la qualité du produit. Ainsi une texture granuleuse, plus sèche est souvent caractéristique d'une moins bonne qualité quant aux effets qui pourront être ressentis. « *T'es vite fixé à la texture et à l'odeur. L'odeur, ça ne pardonne pas : ça pue la lessive, tu sais que c'est bon. Si en plus il est pâteux, liquide, c'est bon* » ; « *Tu mets ça sur un papier, à la fin la feuille est trempée* » (Note ethno festif).

Une nette diminution des complications sanitaires liées aux pratiques d'injection

Les modes d'administration les plus courants restent le sniff ou l'ingestion en parachute. Pour cette dernière, elle concernerait un nombre croissant de personnes (Note ethno urbaine). Elle interviendrait notamment afin de limiter les prises : « *il y en a en fin de soirée, ils vont en avoir trop marre de baiser leur nez, ils vont prendre des paras, mais quand même la plupart, c'est en traces. Et le speed en paras, ça marche moins bien.* » (Note ethno festif). Quant à l'injection, si elle est pratiquée, elle est qualifiée par certains de « *kamikaze* » (« *Les injecteurs aguerris préfèrent ne pas injecter le speed* » ; « *Ceux qui se sont fait un week-end injection speed, en général, ils ne recommencent pas (...) ce n'est pas que ça fait mal, c'est que la descente est horrible(...) horrible de chez horrible. C'est une crise de nerfs pour au moins 48 heures* » (Usager de l'espace festif). L'inhalation à chaud ne semble pas pratiquée pour le speed (Note ethno festif).

L'importante vague de complications sanitaires, notamment des abcès, en lien avec des injections de speed observées en 2011 et 2012 semble avoir définitivement cessée : « *Quelques abcès mais c'est classique, rien de comparable avec 2011 et 2012. Après pour ceux qui ont de la bouteille il y a peut être eu plus de vigilance* » (Questionnaire bas seuil). On peut supposer, qu'effectivement, cette vague qui a beaucoup marqué, à la fois les professionnels du champ socio sanitaire mais également les usagers (« *Cette période reste encore présente dans les esprits* », Note ethno urbain), a pu dissuader certains de consommer le speed par voie intra veineuse.

Aucun autre effet inattendu ou problème sanitaire particulier n'a été relevé cette année (« *C'est une drogue, j'ai l'impression qu'il y a jamais trop de problèmes, à part peut-être des maux d'estomac ou des trucs comme ça, mais je n'ai pas l'impression que ça soit une drogue qui fasse beaucoup de mal.* », Note ethno festif). Les principaux effets indésirables interviennent principalement après des sessions de consommation. En effet, les usagers peuvent présenter des états de tension suite à une consommation répétée de speed (Questionnaire bas seuil), des troubles du sommeil et de l'appétit et de l'irritabilité, des courbatures et grincements de dents pendant la descente (Note ethno festif).

La drogue du pauvre

Les perceptions concernant le speed ne changent pas. Le speed est principalement vu comme un produit pratique et économique, malgré son caractère nocif en raison des produits utilisés pour sa fabrication. Pour autant, cela ne freine pas les consommations. Le rapport coût/effet est mis en avant : ça reste un produit peu cher pour des effets « garantis » (Usagers de l'espace urbain) ; « *C'est le truc de secours ou truc que tout le monde prend* » ; « *Truc pas cher qui donne la patate* » ; « *Ouais c'est bon, c'est 20 balles ou 15, ils se disent ce n'est pas cher* » (Note ethno festif) ; « *Voilà ce n'est pas cher, ça empêche de dormir. La caractéristique de la teuf, c'est une question d'espace et de temps, au-delà de la musique, du coup cette notion de temps, de durer toute la nuit, le speed, c'est le meilleur moyen pour tenir toute la nuit* » (Usager de l'espace festif).

Une drogue accompagnatrice d'autres drogues

A l'instar de la MDMA, le speed est rarement pris seul, mais est souvent une base à partir de laquelle les usagers font pouvoir faire des associations : « *C'est toujours pris en association, il n'y a pas de mecs qui vont prendre que du speed. C'est rare. Ou alors c'est des gens qui viennent bosser en teuf, mais c'est rare. [...] C'est la base, elle est utilisée pour tenir toute la nuit, c'est un peu un fond de tarte. Après tu fais un tarte à la fraise, une tarte à la poire, une tarte multi fruits, mais ton fond de tarte, c'est ça* » (Usager de l'espace festif). « *C'est plutôt une drogue accompagnatrice d'autres drogues peut-être. Les gens, ce n'est pas ça qu'ils vont chercher mais si y en a, ils vont être contents de l'avoir (...) c'est la cacahuète avec l'alcool* » (Quali festif).

Les descentes de speed sont le plus souvent gérées avec des opiacés ou du cannabis (« *Tu serres les mâchoires ! Tu les desserres avec un pétard !* », Quali festif).

Aucun profil de consommateur ne se dégage

Si manifestement, beaucoup d'usagers précaires se tournent vers le speed du fait de son faible coût (« *C'est le truc qui est consommé par beaucoup de précaires car ce n'est pas cher* », Questionnaire bas seuil), il est difficile de pouvoir dégager un profil type de consommateur tant les consommations de speed sont massivement partagées avec une réelle approbation : « *On voit des usagers des toutes catégories socio professionnels. Le speed semble mettre tout le monde d'accord* » (Note ethno urbain).

Si certaines personnes en consomment quotidiennement (Usagers de l'espace urbain), le speed est rarement consommé en journée, les consommations s'inscrivent toutefois le plus fréquemment dans un contexte festif, consommations assez largement banalisées (Questionnaire bas seuil).

La présence de la méthamphétamine toujours aussi rare

La présence de la méthamphétamine demeure à l'état d'épiphénomène sur l'espace festif : « *C'est vrai que la méthamphétamine n'a jamais pris en France, j'en ai vu quelques fois, mais de façon très, très épisodique donc (...) Je me demandais pourquoi ça ne prend pas en France. Je pense qu'il y a avant tout un problème de réseau, et puis c'est super cher (...) C'est de temps en temps, une à deux fois dans l'année* » (usager de l'espace festif). Elle semble susciter de la méfiance vis-à-vis des usagers, peut être en raison de sa rareté (Note ethno festif). Sur l'espace urbain, aucune observation n'est relevée cette année. D'autre part quelques saisies sont enregistrées du côté des services application de la loi : « *On en a fait peu cette année. Pourquoi on n'en sait rien, c'est ce que donnent nos contrôles. On a surtout des amphétamines, méthamphétamine on en trouve très peu. Ce que l'on constate surtout c'est des consommations personnelles* » ; « *On a fait une saisie conséquente à Rennes (...) sinon on en retrouve par ailleurs en quantité moindre* » (GF Application de la loi).

L'usage de khat

Données de cadrage

Le khat est une espèce d'arbuste ou d'arbrisseau de la famille des célastracées, originaire d'Afrique orientale, et dont la culture s'est étendue à la péninsule arabique (surtout Yémen, Somalie, Éthiopie, Djibouti). Son usage est connu chez les populations de ces régions qui « broutent » ces feuilles pour leurs vertus stimulantes et euphorisantes.

Le khat fait l'objet d'un usage rituel ancestral semblable à celui de la coca où les feuilles fraîches sont mâchées comme stimulant. Le principe actif du khat est volatile, c'est pourquoi les feuilles doivent être consommées fraîches, ce qui limite l'extension de sa consommation en dehors des zones de production.

Ce produit a été classé sur la liste des stupéfiants en France en 1995.

Sur le site de Bretagne, ce produit a été observé pour la première fois en 2007 par le dispositif TREND.

Les faits marquants pour l'année 2013

Des usages communautaires de khat sont relevés : « *On a eu aussi un peu de khat, des saisies de khat, toujours les mêmes personnes, Somalie, Erythrée, Éthiopie, ils sont interpellés avec des valises bien remplies, c'est facile pour les douanes de les interpellier quand ils ont des valises de 40 kg et une odeur assez particulière, le bouquet se fait à 5 euros. Beaucoup de Somaliens. 5 euros le petit bouquet. Après les sanctions pénales, ça suit ou ça suit pas, c'est autorisé dans leur pays, en France c'est interdit. Deux trois saisies pas plus, ce n'est pas énorme mais ça existe* » (GF Application de la loi). La diffusion du khat se limite à cette population. Le khat arrive en France généralement par le Nord du pays, en provenance d'Angleterre, de la Hollande ou de la Belgique. Il arrive en Bretagne soit par voie, voie ferroviaire ou aérienne.

L'usage d'hallucinogènes

L'usage d'hallucinogènes naturels

L'usage de cannabis

Données de cadrage

Le cannabis, que l'on peut trouver sous forme de résine (« *shit, chichon, teush...* ») ou d'herbe (« *beuh, beuze, weed...* ») est extrait d'une plante aux propriétés psychoactives (le cannabis sativa). Sa consommation tendrait à se banaliser depuis plusieurs années. C'est un produit que l'on a pu qualifier de très disponible et d'accessible entre 2002 et 2004. Depuis 2005, le cannabis serait d'une disponibilité inconstante. Suite à cette pénurie, il semblerait qu'une baisse de la qualité de la résine ait été observée tandis que l'herbe semblait quant à elle, de meilleure qualité, même si l'épisode de l'herbe coupée aux microbilles de verre¹⁰ est venu ternir sa réputation (années 2006-2007). En 2012 le prix d'un gramme de résine oscille entre 5 € à 10 €, contre 3 € en 2004. L'herbe se vendait également entre 5 € et 10 € le gramme en 2010 contre 5 € en 2004.

L'autoproduction, relativement présente en Bretagne, est une particularité à noter dans l'approvisionnement du cannabis.

Le cannabis peut être ingéré ou fumé. Ce dernier mode d'administration est le plus courant. L'usage de la pipe à eau (bang), s'il n'a pas semblé le plus répandu, a été néanmoins fréquemment observé en Bretagne.

¹⁰ Cf. rapport TREND-Rennes 2006

S'agissant de poly consommation, il a pu être observé une association du cannabis avec tous les produits psychoactifs cités dans ce rapport, tantôt pour réguler leurs effets, tantôt pour les potentialiser.

L'usage de cannabis semble être banalisé chez ses consommateurs, notamment chez les jeunes. Il peut être considéré comme un rituel de passage, le signe d'appartenance à un groupe ou un moyen de communication et est apprécié pour ses effets apaisants et désinhibants. Le regard des non usagers sur son usage serait, quant à lui, mitigé : entre tolérance, inquiétude et rejet.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et évoqués ont été des difficultés psychiques, des troubles psychiatriques, des dépendances ressenties « physiquement », des problèmes respiratoires, des troubles alimentaires, des troubles de la libido.

Les faits marquants pour l'année 2013

Le cannabis, substance illicite toujours la plus présente

La présence du cannabis, résine et herbe, demeure toujours aussi importante sur les deux espaces d'observation : « *Le shit il y en a toujours autant, c'est massivement présent, le cannabis c'est relativement large (...) sur Rennes, il n'y a aucun problème d'acquisition de cannabis. C'est monnaie courante, ça se fait assez rapidement* » (GF Application de la loi) ; « *Très disponible et très accessible, aussi bien sous forme de résine que d'herbe (...) tend à remplacer la cigarette chez certains* » (Questionnaire bas seuil). En termes de disponibilité et d'accessibilité, la comparaison avec l'alcool peut être faite : « *Le cannabis maintenant c'est l'alcool. En termes de disponibilité, en termes de consommation. Comme l'alcool, c'est très facile de consommer en festif* » (Quali festif). Il ne semble pas y avoir de difficulté d'approvisionnement sur Rennes : « *Le cannabis est également très présent et toujours très lucratif, présent dans tous les secteurs rennais* » (GF Application de la loi).

Massivement présente, la consommation de cannabis est totalement banalisée, l'usage peut très souvent s'inscrire dans une routine quotidienne : « *Ça a l'air de toucher toutes les catégories* » ; « *C'est bien ancré et à mon avis, ce n'est pas près de disparaître* » (Quali festif). Les joints peuvent être fumés sur l'espace public sans considération de son caractère illégal (Questionnaire bas seuil).

Concernant l'offre, la résine est toujours ce qu'il y a de plus disponible, avec une qualité toujours fluctuante (« *La résine, c'est très classique (...) on est sûr de la résine classique pas sur du Manali ou du Marocco* », GF Application de la loi) ; *La résine est plus importante mais l'herbe augmente, il y a plus de culture qu'auparavant. Il y a beaucoup de jeunes qui font leur culture eux mêmes chez eux, ou en campagne aux alentours* » (GF Application de la loi).

L'engouement pour l'herbe ainsi que l'auto culture sont ainsi toujours d'actualité, le produit sous cette forme est très apprécié et jouit d'une bonne image : « *Les gens sont toujours contents d'acheter de la beuh, ça reste le truc que tout le monde aime bien. Il n'y a pas trop de clans par rapport à ça !* », Note ethno festif ; « *On constate un peu cette tendance où on a beaucoup qui font pour leur consommation personnelle, pas forcément pour la revente même si on a quelques cas où on est sûr du producteur. Mais on a beaucoup de consommateurs qui font leur propre culture* » (GF Application de la loi).

Le pollen semble être un peu plus présent : « *Concernant le cannabis la principale nouveauté c'est le pollen, on voit apparaître de plus en plus du pollen* » (GF Application de la loi).

Bien que très présent, la disponibilité du cannabis à la vente en milieu festif apparaît par contre comme étant régulièrement plutôt limitée en comparaison d'autres produits : « *Ca*

se vend mais très peu. » ; « Ce n'est pas constant, il n'y a pas tout le temps. C'est le truc le plus difficile à trouver en teuf. » (Note ethno festif) ; « Maintenant ça va être une démarche plus tu vas être obligé de le chercher tandis que les autres produits vont venir à toi » (Usager de l'espace festif). Les consommateurs apportent généralement leur propre consommation, ce qui fait que l'offre est plus limitée et le trafic moins important pour cette substance (Note ethno festif).

La « qualité » de l'herbe de cannabis autoproduite souvent au rendez-vous

Que ce soit sous la forme résine ou herbe, la qualité est souvent aléatoire *« Il y a de tout. Des fois tu te balades, ça sent super bon la grosse weed, t'as bien envie de piquer le pétard au mec, comme des fois ça sent le vieux plastique... »*, Note ethno festif). Pourtant, plusieurs éléments laissent à penser que les taux de THC de l'herbe produite localement tend largement à s'améliorer et est même très souvent de bonne tenue : *« De très bonnes productions en intérieur, de très bonne qualité, locales. Très, très bonne qualité. Et parfois des productions de shit aussi, qui sont quand même très marginales et avec des shits de très, très bonne qualité »* (Usager de l'espace festif). L'auto culture qui se développe depuis déjà de nombreuses années a très certainement fait que les cultivateurs ont acquis de l'expertise dans le domaine faisant progresser la qualité des productions : *« Les vieilles variétés qui circulaient ont été remplacées par des variétés plus maîtrisées commandées par internet avec des taux de THC beaucoup plus importants (...) en tout cas, ce sont des produits qui sont plus concentrés. Cette tendance-là se confirme »* (Quali festif) ; *« Des beuh très fortes. Ça ce n'est pas une nouveauté mais quand même des herbes très fortes »* (Quali festif). Les témoignages d'usagers fréquentant régulièrement les événements festifs sont unanimes, et les productions locales ont bonne réputation qui jusque là était surtout réservée aux importations : *« Des produits qui sont plutôt forts. Rien qu'à l'odeur, ça se voit. On est vraiment sur des produits type OGM ou sélection naturelle très poussée »* ; *« J'ai l'impression que ce n'est pas forcément de la mauvaise qualité, même si c'est de la locale »* (Quali festif). Le constat est le même du côté des services application de la loi. Les saisies d'herbe produite localement montrent des taux de THC assez élevés suite aux analyses toxicologiques effectuées : *« Des productions locales avec des produits qui ont l'air d'avoir une bonne qualité puisque les taux de THC sont relativement intéressants et puis beaucoup de variétés, des choix qui sont faits aux Pays-Bas avec le tourisme dans cette matière, on arrive à des taux 22-24 % de THC. L'année dernière on avait des taux moyens de 9 10 %. Là, on voit apparaître des produits de meilleures qualités apparemment »* (GF Application de la loi).

Ce constat peut également être fait sur la résine de cannabis pour lequel la « qualité » est régulièrement jugée plutôt bonne : *« Et en résine j'ai l'impression qu'il y a quand même peut-être une amélioration de la qualité, en même temps j'ai vu de la résine de très bonne qualité tourner alors qu'avant moi j'associais vraiment le shit avec le com vraiment dégueulasse coupé à je sais pas quoi »* (Quali festif). Ainsi des produits de qualité peuvent occasionnellement être présents : *« Il y avait du super bon teushi. Ça faisait un bail (...) du gros pakistanais. Du bon gros teushi bien sérieux. C'était assez plaisant. [...] Du pakistanais, il a une texture qui fait un peu penser à l'afghan, très foncé comme de l'olive, vachement collant, vachement gras, à moitié tout mou, et quand tu l'ouvres, c'est bien marron dedans, marron bien foncé. Enfin vraiment du teushi de bonne qualité. »* ; (Note ethno festif)

Les prix fixés vont être corrélés à la qualité du produit : *« Disons que maintenant on va forcément annoncer la qualité, c'est la qualité qui va fixer le prix. Ce n'est pas la de-*

mande générale. Tu vas avoir du com' plutôt à 4 euros, du gras tu seras plutôt à 5-6 euros, voire parfois plus, le prix a augmenté, t'auras de la beuh locale à l'extérieur, pas forcément bien manucurée à 5 euros, de la beuh intérieure à 10 euros bien manucurée » (Quali festif).

L'usage de champignons hallucinogènes

Données de cadrage

Trois types de champignons ont été rencontrés au cours de nos investigations ces dernières années : Les premiers sont les psilocybes, présents dans les champs au moment de l'automne. Étant relativement accessibles, ils sembleraient être davantage l'objet de dons ou de trocs que celui d'un trafic. Lorsque cela a été le cas, ils étaient vendus entre 1 et 3 € les dix champignons.

Ils peuvent être consommés frais ou séchés et sont généralement ingérés, intégrés ou non à une préparation culinaire. Étant majoritairement consommés en cadre festif, l'alcool, le tabac et le cannabis leur seraient fréquemment associés. Leur association avec de la MDMA ou du « speed » permettrait l'apport d'une touche psychédélique à l'effet stimulant.

Chez les usagers, les champignons possèdent l'image d'un produit naturel, aux effets hallucinogènes maîtrisables et euphorisants. Leur dangerosité serait considérée comme moindre, notamment par rapport aux produits de synthèse.

Les troubles digestifs seraient les principaux dommages sanitaires évoqués.

Les seconds champignons rencontrés sont les amanites tue-mouche, objets de consommations très anecdotiques. Les effets ressentis par les consommateurs se rapprocheraient très fortement du LSD. L'amanite serait consommée séchée, notamment afin de réduire les troubles digestifs que peut engendrer sa consommation.

Enfin, les champignons d'origine étrangère, tels que les champignons mexicains ou hawaïens ont été rencontrés sur les sites bretons. Internet serait le mode d'approvisionnement principal. Par son biais, il serait possible de commander des champignons mais aussi des kits afin de procéder à leur culture.

Ces champignons sont consommés de la même manière que les « psylos ». Les effets ressentis seraient, selon les usagers, plus agréables que ceux des champignons français. Ils seraient cependant, réputés plus forts.

Les faits marquants pour l'année 2013

Des consommations relativement marginales

Même si les consommations de champignons hallucinogènes jouissent d'une image globalement assez positive, notamment en raison du caractère « naturel » du produit et de l'absence du risque de dépendance (« *C'est rigolo, ce n'est pas dangereux* », Note ethno festif), elles restent relativement marginales et saisonnières. C'est d'autant plus le cas en 2013, où les conditions météorologiques n'ont pas été spécialement favorables (« *J'en ai vu un peu (...) mais bon pas en grosses quantité, c'était du local* », Quali festif). De plus, il ne s'agit pas d'un produit très propice à la revente : « *Je ne suis pas sûr que ce soit un produit qui se vende comme ça à la volée, sur les free* » (Quali festif). Des reventes sont toutefois occasionnellement observées.

Les champignons sont le plus souvent consommés frais, ou pris en infusion, même si la conservation de ces derniers est toujours possible (« *Si, si, ça se conserve, séché, congelé...* », Quali festif). Les consommations se font généralement en cercle de connaissance. En lien avec le caractère souvent ritualisé de la chose, des tentatives expérimentales de consommation peuvent être faites : « *J'ai vu un type qui s'était fait une décoction, un mélange de gnôle avec des champignons qui trempaient dedans et des branches d'herbes ; C'était sous forme séchée, c'était un type qui avait fait une récolte il y a plusieurs années et qui en prenait de manière assez ponctuelle...* » (Quali festif).

Achat sur internet et développement de l'auto culture

Ce qui poursuit son développement observé déjà depuis quelques années déjà, sont les achats sur internet soit de variétés exotiques de champignons, soit de kits permettant leur culture (« *Il y a de plus en plus de gens qui achètent des boxes sur internet, qui font pousser et vendent, (Note ethno festif) ; « Il y a de plus en plus de gens qui font des bacs de culture et qui cultivent eux-mêmes et qui vont vendre un peu de champignons en teuf » (Quali festif). Généralement, le prix de vente est de 10 euros le gramme. La démarche semble facile à mettre en place et peut être lucrative : « En gros pour une boîte à 25 euros, tu fais 30g secs de champignons je pense, et c'est 10 euros la dose. C'est quand même lucratif pour le peu d'investissement et ce que ça demande ! » (Note ethno festif).*

Ce qui est très recherché car très apprécié, c'est les champignons d'origine sud américaine ou d'Amérique centrale (cubains, équatoriens, hawaïens, mexicains..). Ces variétés sont considérées comme étant de meilleure qualité en comparaison des variétés locales de psylos (cueillis à la saison dans les champs), notamment car contenant du LSD (Usagers de l'espace urbain) ou « *plus chargés en psilocybine* » (Quali festif).

Le profil des amateurs de champignons

Les consommateurs de champignons sont reconnus pour être de véritable amateurs ayant développé de l'expérience dans le domaine, une connaissance de variétés : « *C'est vraiment les amateurs, c'est les mecs qui aiment ça, qui ont l'habitude de ces produits-là, qui savent comment ils réagissent à ça et qui aiment particulièrement ça. Les petits consommateurs ou les nouveaux, ce n'est pas vers ça qu'ils vont être attirés* » (Quali festif). Pour d'autres, il peut s'agir uniquement d'expérimentation : « *Il y a un peu deux profils : ceux qui connaissent un peu, les plus vieux qui vont faire la cueillette chaque année et qui revendent... sinon c'est des cueilleurs, c'est entre amis, ils vont à quelques-uns avec tout le côté flippe, qu'est-ce que je choisis vraiment, ça va me faire quoi ? Pas de revente généralement, juste de l'expérimentation. Et c'est une fois, deux fois* » (Quali festif).

L'usage de salvia divinorum

Données de cadrage

La Salvia Divinorum, rencontrée sous le nom de « sauge divinatoire » est une plante dont la consommation a été rapportée en 2004. Elle serait disponible par le biais d'Internet ou encore lors de voyages, notamment en Hollande. Elle n'a été citée qu'à titre anecdotique lors de l'investigation spécifique sur les produits naturels.

Lors des deux épisodes de consommation qui avaient été évoqués, elle avait été consommée séchée, en joint avec du tabac. Dans l'un des épisodes, de l'alcool lui avait été associé. Les usagers ont décrit des effets euphorisants, proches du cannabis.

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de cette plante (« *Salvia un petit peu mais ce n'est pas rare non plus. Ça reste très marginal de toute façon* », (Usager de l'espace festif).

L'usage de Datura

Données de cadrage

Le datura est une plante aux propriétés hallucinogènes, constituée de têtes ou « bottes », contenant chacune 150 à 200 graines. Cette plante est également nommée « Dat » ou « Herbe du diable ». Son usage n'a été rencontré qu'en milieu urbain, où sa disponibilité était due à sa présence en qualité de plante ornementale dans les jardins publics. Cette disponibilité tendrait à s'amoinrir en raison de l'intervention d'organismes de santé publique, suite à une douzaine d'hospitalisations en 2004. Ces hospitalisations étaient survenues à la suite de consommations volontaires.

Ce sont les graines qui sont consommées. Elles peuvent être fumées mais sont le plus souvent ingérées. Les dosages sont rarement connus et les dommages sanitaires ont été principalement liés à une ingestion de quantité importante de graines. Des associations, dans le cadre de poly consommation, ont été faites avec de l'alcool, du cannabis ou des opiacés.

Parmi ses consommateurs, ont pu être identifiées des personnes accoutumées à la prise de produits psychoactifs et qui recherchent des effets puissants ainsi que des personnes n'ayant pas dépassé le stade de l'expérimentation. En effet, la plupart ont rapporté des hallucinations violentes, pouvant prendre un caractère morbide et être traumatisantes. Ceci expliquerait la mauvaise réputation de ce produit, même chez les consommateurs les plus expérimentés.

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de cette plante.

L'usage de LSA

Un témoignage de consommation « expérimentale » de LSA a été recueilli cette année auprès d'un amateur de psychédéliques. Les consommations se font à partir de graines d'*Ipomoea Volubilis* achetées en jardinerie : « *Elles sont concentrées en LSA. C'est un dérivé de LSD. Moi quand je consomme ça, je fais la méthode chamanique mais c'est hardcore. Faut bien mâcher les graines, les cracher dans un verre avec de la salive, tu laisses macérer une heure pour que ça fasse une réaction chimique avec tes enzymes, ça se digère beaucoup mieux. Et une heure après tu mets du citron, t'attends une heure et après tu le filtres et tu le bois. Une demi-heure après t'es entre l'éveil et l'endormi, un peu comme l'opium. C'est vachement spirituel. Je dessine, je ferme les yeux, y a des espèces de fractal qui se forment dans mes paupières avec la pensée et du coup j'ouvre les yeux et je dessine* ». L'utilisateur s'inscrit dans une démarche spirituelle (inspiration et méditation). C'est en se renseignant sur les méthodes chamaniques qu'il a appris cette « technique ». Les effets durent selon la quantité absorbée : deux à trois sachets (de 5 ou 10 g, vendus 2,50 euros) sont une dose satisfaisante pour sentir les effets et limiter les nausées, et durent de 5 à 10 heures : « *Ça monte comme le LSD au ventre mais tu n'as pas de visuel (...) ça rend asocial, t'as pas envie de discuter ou d'écouter les gens.* » (Note ethno festif). Il a présenté cette technique à plusieurs amis, mais ceux qui ont essayé ont trouvé l'expérience certes spirituelle mais nauséuse.

Le même usager fait part d'une autre recette : les graines de liane d'argent ou rose des bois (Hawaïan baby woodrose) qui seraient plus concentrées en LSA : « *Il suffit de 3 graines pour avoir le trip* ». Ces graines, moins faciles d'accès, peuvent se trouver en jardinerie ou plus simplement sur internet (Note ethno festif).

L'usage de DMT

Un témoignage fait état d'une consommation de diméthyltryptamine (DMT) fumée en pipe mais il s'agit d'un cas isolé : « *C'était une DMT végétale, naturelle. Ca faisait un mélange, un peu comme des bouts d'écorce, de feuilles assez épaisses, un mélange comme ça végétal (...), effet assez intéressant. Vraiment un mélange entre le poppers et la kétamine, sans l'aspect de la perte de contrôle de la kétamine, un effet assez court, 5-10 mn, c'est quand même très bref. Après, je sais que ça existe sous forme synthétique aussi où c'est peut-être plus concentré* » (Note ethno festif).

L'usage d'hallucinogènes synthétiques

L'usage de LSD

Données de cadrage

Le LSD, appelé « *trip, buvard, petri* » sous sa forme de timbre, « goutte » sous sa forme liquide et « micro-pointe » sous forme de mine de crayon, est un produit hallucinogène dont la disponibilité et l'accessibilité serait fluctuante en Bretagne, selon les milieux fréquentés. Sans doute en raison de ses effets, il serait rare en milieu urbain et par contre relativement présent en milieu festif. Il est à noter l'apparition de LSD sous la forme de gélatine, en 2005 et en 2006 en Bretagne.

Une augmentation des prix a été évoquée depuis 2003, où le timbre, forme la plus disponible, s'achetait en moyenne à 7 € contre 10 € en 2011. S'agissant de la qualité du produit, elle aurait tendance à être aléatoire et les tromperies nombreuses.

Le mode d'administration le plus fréquent pour le LSD est l'ingestion. Quelques cas marginaux d'injection ont été évoqués.

L'alcool, le cannabis et le tabac seraient des produits fréquemment associés au LSD afin de réguler ou de potentialiser ses effets. La MDMA pourrait également lui être associée afin d'apporter une touche « love » (« d'extase »). Les opiacés seraient utilisés pour amortir la descente.

Les usagers de LSD apprécient les effets de distorsions visuelles ou auditives, de même que l'aspect convivial et la tendance à l'introspection qu'il favorise. Néanmoins, chez eux, comme chez les non usagers, la notion de « bad trip », souvent induite par ces mêmes effets, serait très présente.

Les dommages sanitaires liés à cet usage sont des troubles digestifs, des problèmes dentaires, des états dépressifs voire des troubles du comportement (lorsque le LSD révèle une pathologie mentale).

Les faits marquants pour l'année 2013

Une constante disponibilité sur l'espace festif

Aucun changement concernant la disponibilité du LSD n'est relevé cette année. Il est toujours aussi présent sur l'espace festif. Concernant la forme du produit circulant, les buvards et les gouttes semblent être présents dans des proportions relativement équivalentes (Note ethno festif). Les micropointes sont présentes de manière plus sporadique : « *Liquide, buvards, grand tirage et artisanaux. Beaucoup d'artisanaux cette année. Vraiment de très bonne qualité du coup (...) les micropointes, entendu mais pas vu* » (Usager de l'espace festif) ; « *Il y a des soirées où il n'y a que des gouttes, et d'autres où tu n'as que des cartons. Et des soirées où y a les deux.* » (Note ethno festif).

Contrairement à d'autres produits, il ne semble pas y avoir de réseaux de revente de LSD très structurés (Quali festif). L'approvisionnement se fait essentiellement par cercle de

connaissances (« *Avec les copains ou les proches, en soirées avec des connaissances* » (GF Socio sanitaire).

Assez peu de problèmes sanitaires ont été observés (« *Le LSD, ça se passe tout le temps bien en général* », Note ethno festif). Les seules perturbations relevées sont le fait de jeunes consommateurs inexpérimentés mélangeant alcool et LSD : « *Des patients, assez jeunes, entre 16 et 25 ans, une cuite avec du LSD, qui les a amené aux urgences, voire un passage en déchoquage. Ce mélange là, c'est un peu plus vu cette année* » ; « *Des mélanges LSD alcool, profil d'usager : 16-25 ans. Jeunes tout fou. Soif d'expérimentation* » (GF Socio sanitaire).

En termes de perception, aucun changement non plus. Le LSD bénéficie d'une image plutôt positive. Le rapport qualité prix effet est régulièrement mis en avant par les consommateurs, avec en plus un produit au potentiel addictif limité et un caractère supposé naturel (Note ethno festif) ; « *C'est un produit qui est bien ancré, toujours aussi apprécié et demandé. Et c'est facile à trouver, transportable facilement, ce n'est pas détectable. Ça coûte 10 balles, quand je vois les Mayas, tu te prends ta foncée pour toute la nuit pour 2,5 euros. Et t'as rarement de carottes, encore plus quand t'achètes à des gens que tu connais.* » (Note ethno festif).

Un produit quasi essentiellement festif

Le LSD est un produit possédant une image intimement liée la fête. De fait, sa présence semble circonscrite à l'espace festif : « *Les usagers assimilent ce produit au festif* » (Usager de l'espace urbain) ; « *Ça reste festif, on ne va pas consommer un buvard tous les jours* » (Questionnaire bas seuil). Le LSD ne semble toutefois pas circuler sur l'ensemble des manifestations festives car sans doute non adapté à tout type d'événement : « *C'est plus les amateurs de la free party. Tu n'en trouves pas en club. Enfin un tout petit peu, mais ça reste marginal. La plupart du temps, ils auront choppé le LSD en free party. Pour les festivals, c'est un peu pareil. Il y a très peu de consommateurs de LSD* » (Usager de l'espace festif) ; « *Milieu transe, il y a énormément de LSD* » (Quali festif) ; Le LSD est considéré comme l'un des produits les plus ancrés dans les consommations en milieu alternatif (Note ethno festif), les événements type free party sont les plus représentatifs avec du coup un profil de consommateurs « *plutôt teuffeurs* ».

L'usage de LSD est très peu rencontré sur l'espace urbain : « *Un peu sur quelques groupes... marginaux (...) ce n'est pas une drogue très adaptée à la ville (...) quelques groupes de marginaux... des punks à chien* » (Quali festif).

Une baisse estimée de la concentration du LSD

Plusieurs témoignages d'usagers fréquentant assidument l'espace festif alternatif indiquent une baisse manifeste de la concentration du LSD aussi bien pour les buvards que pour la forme goutte. La prise n'apportant pas les effets escomptés amène les usagers à multiplier les doses : « *Il y a beaucoup de gens qui disent que le LSD, ce n'est pas aussi fort qu'avant. Avant, t'en prenais, t'étais complètement perché, maintenant faut en prendre plusieurs. Après c'est peut-être eux qui s'y habituent, ou alors c'est vrai qu'ils sont moins forts, je ne sais pas trop.* » (Note ethno festif). Ceci qui peut amener de multiples inconvénients. La succession des prises peut, en effet, entraîner notamment des effets trop forts, d'autant plus si l'usager tombe sur du LSD « normalement » dosé : « *Depuis trois ans, il y a une baisse de la concentration générale au niveau du LSD (...) du coup les gens prennent facilement 2-3-4 trips, ils y vont. Et par contre ils se prennent une perche énorme quand ils retombent sur des buvards normalement dosés (...) avec le temps on ne fait pas gaffe, on se laisse aller et on se prend une claque quand y en a un fortement dosé. Et ils s'attendent pas à ce que ça soit des très fortement dosés. Cette année je dirais que c'est un*

peu la même chose, les gens, des trips ils en bouffent 2-3, et évidemment quand c'est du LSD bien dosé, ils se prennent une cartouche. Ils oublient les principes de RDR (Quali festif).

L'usage de kétamine

Données de cadrage

La kétamine est un anesthésiant utilisé en médecine humaine et vétérinaire. A forte dose, elle possède des propriétés anesthésiques et analgésiques, à dose plus faible elle génère des effets hallucinogènes. Ce produit, appelé « Ket, Ké, K, spécial K, Hobi One » peut se présenter sous forme liquide ou sous forme de poudre.

Consommée en milieu festif pendant une période sur la Bretagne, la kétamine s'était raréfiée jusqu'en 2008. Une augmentation de sa disponibilité a été observée depuis 2009, avec un prix allant de 30 à 50 €, et un prix moyen de 40 €.

La kétamine est principalement sniffée, parfois elle est fumée et de rares injections en intraveineuse ou intramusculaire ont pu être observées. Parmi les produits qui ont pu lui être associés, la cocaïne a été citée pour ses effets stimulants ainsi que le cannabis, les opiacés ou les benzodiazépines pour leurs effets apaisants au moment de la descente.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer les usagers adeptes de produits psycho actifs puissants, appréciant par exemple le ressenti de « décorporation » ou le sentiment d'euphorie, et les expérimentateurs. Lorsque l'épisode s'est avéré traumatisant, leur perception de ce produit rejoint celle des non usagers, c'est à dire l'image d'un produit dangereux, la connotation d'anesthésiant pouvant renforcer cette vision.

Vis-à-vis des dommages sanitaires liés à cet usage, les professionnels ont pu évoquer des mises en danger physiques au moment de la consommation, des troubles psychiatriques ou des épisodes de décompensation.

Les faits marquants pour l'année 2013

La kétamine disponible mais toujours avec des fluctuations dans le marché

La disponibilité de la kétamine reste inchangée sur l'espace festif. Le produit est présent, bien qu'il existe par moment des difficultés à pouvoir s'en procurer : « *Il y en a quasiment à toutes les teufs, et si il n'y en a pas, c'est le drame pour presque toute la soirée ! C'est impressionnant, il y a plein de gens qui tournent en rond tant qu'ils n'ont pas leur kétamine, parce qu'ils ne sont pas contents...* » (Note ethno festif) ; « *Kétamine, ça n'a pas disparu du champ des addictions. C'est toujours en plein essor (...) facile d'accès (...) tu vas dans les soirées, t'entends gueuler kéta comme t'entendais gueuler rachacha il y a quelques années. C'est très recherché* » (GF Socio sanitaire) ; « *C'est accessible, disponible, demande forte qui n'est pas toujours satisfaite sur le moment, mais les gens arrivent toujours à trouver (...) Mais là maintenant on arrive sur un plateau* » (Usager de l'espace festif).

Ces fluctuations dans le marché sont liées à la structuration de l'offre. Les vendeurs de kétamine sont en nombre limité (généralement ils disposent de quantités importantes). Par moment, aucun revendeur n'est présent sur un événement (Note ethno festif) ; « *Des fois tout le monde en a, et d'autres fois, personne. On a fait des soirées, impossible d'en trouver, et d'autres où il y avait quatre vendeurs* » (Note ethno festif).

La plupart du temps, la kétamine arrive sur site sous forme liquide. Elle est « cuisinée » sur place : « *En général les gens la préparent sur place. Déjà pour passer les contrôles, c'est plus simple. Ou alors certains qui n'ont pas de camion vont la préparer juste avant et la vendre sur place* » (Usager de l'espace festif). Pour camoufler la kétamine liquide, le trans-

port dans des contenants réservés à d'autres produits peut être bien pratique. Les années précédentes, des éléments indiquaient l'utilisation de bouteilles de bain de bouche, ce qui entraînait une coloration de la poudre¹¹. Dans le même ordre d'idée, cette année, certains ont vu de la kétamine bleue : *« Elle était bleue, parce qu'elle avait été transportée dans un bidon de lave-glace. Le lave glace était vidé, mais le colorant était resté, du coup c'est devenu bleu. Ou alors il a mis un colorant bleu, parce que quand t'as un contrôle de keuf et qu'ils sortent le bidon, c'est du lave-glace ! »* (Quali festif).

La qualité est considérée comme bonne mais avec des effets variables souvent aléatoires : *« Certaines étaient plus sédatives, d'autres plus dissociatives »* ; *C'est hyper aléatoire, j'ai l'impression que c'est jamais la même d'une semaine à l'autre. Il y a toujours des choses différentes. Soit elle est plus smooth, soit t'as plus de mal à parler... Ça se rejoint mais y a des petites variantes.* » (Note ethno festif). La variabilité des effets peut être mise en lien avec la façon dont la kétamine est préparée, notamment si elle est trop cuite (Note ethno festif).

Quelques arnaques ont été rapportées bien que les plus expérimentés jugent facile de reconnaître une kétamine de bonne qualité : *« je trouve que ça peut se savoir très facilement. Rien qu'à la texture, voir comment c'est cuit... ça peut se savoir assez facilement je trouve. Déjà si elle est bien poudreuse, si elle a le goût particulier, si elle est assez forte, ça veut dire qu'elle est plus puissante »* (Note ethno festif).

Concernant les usages, la prise en trace reste le mode de consommation privilégié (Note ethno festif). *« Sniff et un peu d'injection pour les injecteurs, c'est des pratiques qui sont très rares. Il n'y a personne qui fume la kétamine »* (Usager de l'espace festif). Des consommations en parachute sont également relevées.

Les produits pris en association avec la kétamine

Les associations les plus fréquentes sont avec des stimulants, MDMA, speed (*« Mélangé avec du speed ou de la MD, c'est bon »*) (Note ethno festif) et cocaïne. Concernant cette dernière (cocaïne-kétamine), le mélange nommé Calvin Klein est toujours d'actualité (*« Il y a l'association coke-kéta, mais je pense que c'est plutôt parce qu'elle a un petit nom »*, Usager de l'espace festif). La kétamine est également associée avec des hallucinogènes, notamment le LSD : *« Le mélange LSD-ké, c'est toujours des surprises, c'est ça qui est marrant. Le LSD, ce n'est jamais la même chose, et la kétamine non plus, donc les deux mélangées, ça fait toujours des choses différentes* (Note ethno festif). Les effets de ce mélange peuvent entraîner des effets aléatoires et peut être perçu comme étant aventureux : *« ké-LSD. Parmi les gros perchés, c'est le combo qui tue »* (Quali festif).

Une perception plutôt positive... mais !

Deux perceptions semblent ainsi cohabiter à propos de la kétamine. Tout d'abord, un produit bien ancré dans les pratiques festives et dont les effets sont appréciés. Mais d'un autre côté des effets indésirables pouvant atténuer cette image positive (Note ethno festif). Parmi les effets indésirables les plus fréquents, on peut noter des pertes de consciences ou des pertes de contrôle, des malaises et des désorientations (Note ethno festif) ; *« Et la kéta, les gens font n'importe quoi. Les mecs se foutent à poil alors qu'il fait -4°, ils sont en hypothermie, ils vont se blesser, ils vont se battre avec des canettes de bière pour rigoler et ils vont balaftrer leur pote au niveau de l'arcade ou de la joue »* (Quali festif). Des problèmes de rétention urinaire liés à des usages excessifs de kétamine sont également observés (Questionnaire bas seuil). Les pertes d'équilibre pouvant entraîner des chutes sont très souvent

¹¹ Cf rapport TREND Rennes 2010.

associées à ce produit (Usagers de l'espace urbain). L'image positive semble toutefois l'emporter : « Une diabolisation moins prégnante qu'il y a quelques années. Les personnes prétendent gérer leur consommation » (Questionnaire bas seuil).

La kétamine est plus fréquemment utilisée par un public très amateur en quête de sensations fortes : « Ceux qui aiment la kétamine, c'est des gens qui aiment vraiment beaucoup la foncée. Parce que c'est vraiment une drogue où t'as l'impression d'être défoncé, tu perds contrôle de toi-même. Je sais qu'il y a beaucoup de personnes qui aiment les drogues où t'es bien dans ta tête et tu sais ce que tu fais, genre speed et tout ça et qui veulent pas partir en cacahouète, mais il y en a d'autres qui aiment être complètement jetés. Même quand je vois la personnalité des gens qui sont à moitié tombé dedans, c'est complètement ça, ils prennent des trop grosses balles, et la ké c'est vraiment une drogue où t'as l'impression d'être complètement ailleurs, je pense que c'est pour ça que les gens aiment bien » (Note ethno festif). Chez les plus jeunes, l'usage de kétamine semble se banaliser. Notamment lors de consommations dans le cadre festif (Questionnaire bas seuil).

La kétamine un peu plus présente sur l'espace urbain

La kétamine est plutôt principalement présente sur l'espace festif mais commence à être plus présente sur l'espace urbain (« Essentiellement festif. On en voit mais c'est sur les fins de teufs, c'est ce qu'ils ramènent. Au retour de teuf quand il en reste, ils restent chez eux et se mettent sous kéta pendant trois jours. Mais c'est sporadique et ça reste lié au teuf », Questionnaire bas seuil). Le plus souvent il s'agit de retour de produit. En effet, l'organisation très régulière de soirée électro des squats rennais a généré un accroissement de la kétamine. Sa disponibilité devient quasi constante alors que pour les années précédentes, les usagers indiquaient une présence épisodique en fonction de potentiels rassemblements festifs. De ce fait, la possibilité plus facile de pouvoir se procurer de la kétamine fait que les consommations semblent dépasser le contexte festif (Note ethno urbain). L'engouement pour ce produit se développe chez les populations très précaires, avec l'argument qu'il permet de gérer les descentes d'autres produits (notamment le speed) et qu'il a un potentiel faiblement addictif (Note ethno urbain). D'autre part, des consommations sont repérées plus marginalement chez des usagers présentant des profils psychiatriques à tendance psychotique (Questionnaire bas seuil).

Kétamine et hippisme

Une appellation nouvelle pour la kétamine fait son apparition. Certains usagers désignent le produit par le terme « cheval » (« J'ai pris du cheval », Quali festif), en référence au fait qu'il s'agit d'un anesthésiant vétérinaire utilisé notamment pour les chevaux. D'autre part, ce qui peut faire référence à l'hippisme est étroitement lié à la kétamine. Ainsi des vendeurs peuvent utiliser cette signalétique comme gage de reconnaissance : « Mais c'est des plus vieux qui vendent quand même, ce n'est pas les petits jeunes qui vendent de la ké. Squatteurs, voyageurs... qui ont des camions bien spécifiques (...) ceux qui ont des dessins de chevaux ou de poney sur leurs camions. Pour faire savoir que t'en as là » (Quali festif).

L'utilisation de la kétamine comme mode d'auto sevrage aux opiacés

Le cas d'un usager ayant eu recours à la kétamine afin de s'auto sevrer aux opiacés a été relevé cette année. L'utilisateur explique consommer quotidiennement de la kétamine, de 1 à 2 grammes quotidiennement en injection (représentant 6 à 8 prises). Pour l'utilisateur, la fonction anesthésiante du produit lui permet ne pas sentir le manque d'opiacés. Pourtant les choses ne sont pas si simples. Après 4 jours consécutifs de consommation intensive, l'utilisateur a vu un abcès se former au niveau du bas entraînant une hospitalisation et une mise sous antibiotique, sans toutefois entraîner de plus amples complications. Pour les profes-

sionnels « bas seuil », ce type d'expérimentation est inquiétant, car des phénomènes de bouches à oreilles entre usagers, estimant qu'il peut y avoir des résultats probants, pourraient amener à un développement de cette pratique. Il semblerait que ce type d'auto sevrage ne s'est d'ailleurs pas limité à une seule personne : « *Par contre kéta sous un autre mode pour arrêter un produit. Genre héro pour arrêter "je me met à la kéta chez moi", auto prescription, une ou deux personnes* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage d'autres hallucinogènes synthétiques

L'usage de Mescaline

Données de cadrage

La mescaline (3, 4, 5-triméthoxyphénéthylamine) est un alcaloïde, extrait du peyotl, utilisé comme drogue hallucinogène. La mescaline peut être de provenance naturelle ou synthétique. La molécule est présente à l'état naturel dans différents cactus. Il est possible d'extraire la mescaline en faisant sécher les boutons puis en les faisant tremper dans du méthanol pendant une journée. Le résultat est ensuite filtré, en laissant le méthanol s'évaporer. La poudre obtenue est ensuite traitée pour extraire les alcaloïdes.

Un procédé moins évolué consiste à cuire les boutons dans un autocuiseur.

Elle se vend illégalement sous forme de poudre de différentes couleurs, de liquide, de capsules de gélatine ou de comprimés. Les échantillons vendus comme de la mescaline contiennent très souvent du PCP ou du LSD. Dans le cas d'un bad trip, les effets seront plutôt négatifs, l'euphorie et l'extase pouvant laisser place à l'angoisse et à la peur.

La mescaline ne semble pas provoquer de dépendance physique. Aucun cas de décès directement lié à la mescaline n'a jamais été recensé en France.

En revanche comme toute substance hallucinogène elle peut causer des accidents psychiatriques graves et durables, parfois dès la première prise. On parle alors de « syndrome post-hallucinatoire persistant ».

Sa présence est rare, épisodique et principalement en milieu festif alternatif. En Bretagne, on la trouve sous forme d'étoile rouge ou de gélule. Elle est vendue 10 euros l'unité. Elle est principalement ingérée. Elle est appréciée par les usagers pour ses effets psychédéliques reconnus comme particulièrement forts.

Les faits marquants pour l'année 2013

Mescaline, une présence plus importante

Contrairement à 2012, où la mescaline semblait être présente de manière anecdotique, la présence de cette dernière semble plus importante : « *Le dernier mois, toutes les teufs que j'ai fait, il y en avait* » ; « *Il y en a toujours autant. J'ai des copains qui arrivent à avoir des fioles facilement et j'en vois toujours à toutes les soirées.* » (Note ethno festif). Les différents consommateurs semblent avoir été satisfait des effets du produit (« *Tu sentais que les effets c'était beaucoup plus mescaline que trip parce que les hallucinations c'était beaucoup plus clair, plus beau. Et la mescaline, t'as l'impression que tout brille, d'être en osmose avec la nature, c'est marrant* », Note ethno festif).

La présentation de la mescaline semble essentiellement être toujours liquide : en fiole (à prendre entière, un usager rapporte notamment une fiole de la taille d'un contenant de sérum physiologique contenant un liquide vert à boire entièrement) ou en goutte. Les supports solides n'ont pas été observés. Certaines fois, la vente de mescaline peut se faire à la carte, le vendeur laissant le choix à l'acheteur du nombre de goutte en fonction de ce qu'il recherche comme effet : « *Le gars leur a dit 'pour 10 balles, je te file assez pour ta perche. Si ta perche tu juges que c'est 1 goutte, ça peut aller jusqu'à 5 gouttes, si t'es un gros ha-*

bitué au LSD, vaut mieux que tu prennes 5 gouttes » (Note ethno festif).

La plupart des usagers estiment qu'il s'agit de mescaline synthétique (voire de Research Chemical), la forme naturelle étant beaucoup plus rare. Le quiproquo sur la confusion mescaline LSD demeure toujours possible.

L'usage de GHB/GBL

Données de cadrage

Le GHB (ou gamma-hydroxybutyrate) est un anesthésique humain qui se présente sous la forme d'un liquide incolore et inodore. C'est un produit de synthèse qui est détourné de son emploi du fait de ses propriétés anabolisantes, euphorisantes, dissociatives, aphrodisiaques et amnésiques.

Le GBL (gamma butyrolactone) est un solvant industriel, précurseur du GHB. Le GBL se transformerait dans l'organisme en GHB après ingestion. Le GBL ne faisant l'objet d'aucun classement juridique du fait d'une utilisation courante dans l'industrie, l'approvisionnement se ferait essentiellement et très facilement par Internet ou par de petites filières de détournement auprès de l'industrie. Les effets du GBL montent de manière plus progressive que ceux du GHB (30 à 45 mn) et durent un peu plus longtemps (3 à 5 h).

Le GHB/GBL n'a été rencontré qu'une fois sur les sites bretons, sous sa forme liquide. Il avait été consommé volontairement par une jeune femme au cours d'une soirée. Cette dernière avait éprouvé des effets de désinhibition et ressenti des troubles de la mémoire. Depuis, ce produit n'a plus été mentionné. Il semble être précédé par sa réputation de « drogue du viol » et avoir une image négative. Cependant en Bretagne, aucun usage de ce produit n'a été identifié dans le cadre de telles agressions, jusqu'ici.

Les faits marquants pour l'année 2013

La présence de GHB/GBL est toujours très discrète. Très peu d'informations sont relevées sur ce produit (« *Toujours le mythe du GBL, quelqu'un qui aurait vu quelqu'un... mais ça touche jamais directement les personnes* », Questionnaire bas seuil).

Ce produit peut notamment être utilisé afin de soumettre une personne (agression à caractère sexuel ou extraction du code bancaire) mais il est difficilement détectable lors des analyses toxicologiques : « *La mise en évidence analytique est extrêmement difficile, à la fois techniquement et parce qu'il se détruit très rapidement. Il s'hydrolyse très rapidement. On n'en a retrouvé aucun dans toutes les soumissions* » (GF Socio sanitaire).

L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage

L'usage de benzodiazépines

L'usage de diazépam (valium® Roche)

Données de cadrage

Cette benzodiazépine se présente sous différentes formes : comprimés sécables, gouttes buvables et ampoules injectables. Cette dernière forme a été la plus répandue jusqu'en 2006 au sein de la population des injecteurs, dans le milieu urbain rennais. Le valium® serait facilement accessible en dehors d'une légère baisse de disponibilité en 2004 et 2006, mais à condition de connaître les médecins prescripteurs. Concernant le marché de rue, des prix compris entre 10 et 20 € la plaquette de six ampoules, furent communiqués en 2003.

Le valium® (« Val », « vava », « la valérie ») est utilisé pour ses effets sédatifs et hypnotiques, afin de compléter les effets d'un traitement de substitution ou de pallier le manque. Le skénan LP®, le subutex® et la méthadone® lui seraient associés, même si ces associations tendent à diminuer. Cette « benzo » serait également utilisée pour potentialiser les effets de l'héroïne. La consommation d'alcool en association avec ce produit serait courante.

Injecté principalement en intraveineuse et parfois en intramusculaire, le valium® permettrait à certains d'assouvir leur piquomanie¹². D'autres usagers préfèrent l'ingérer, estimant que les effets sont similaires à l'injection de valium® et que l'injection de produit est douloureuse. Apprécié pour ses effets sédatifs apaisants, le valium® serait néanmoins, critiqué pour ses effets proches de l'apathie ainsi que pour son administration douloureuse. La sédation qu'il provoque aurait en outre, pour conséquence de diminuer la sensation de bien-être liée au skénan LP® et donc d'inciter les usagers à augmenter les dosages et les prises.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et constatés ont été de nombreuses détériorations du système veineux (brûlures, infections, scléroses veineuses...) et des surdosages liés à des associations avec des opiacés.

Les faits marquants pour l'année 2013

Le rapport 2012 faisait état de la confirmation du retour de la disponibilité du valium®. Pas de changement pour 2013, le valium® est toujours disponible. Cette disponibilité est liée notamment à la facilité de pouvoir s'en faire prescrire : « Disponible car souvent prescrit » (Questionnaire bas seuil) ; « Le valium est prescrit facilement ou bien dépanné par d'autres usagers » (Questionnaire bas seuil) ; « Il suffit de dire au médecin que tu n'arrives pas à dormir, et hop, t'en as » (Usagers de l'espace urbain). Outre les prescriptions, les échanges ou reventes entre usagers semblent monnaie courante : « Produit facile à trouver, ils savent qui en a dans sa poche » (Questionnaire bas seuil).

Le valium® est très souvent pris en association avec de l'alcool pour « se défoncer » (Usager de l'espace urbain), les effets étant la perte de contrôle, l'amnésie. On est alors dans un mésusage complet. Il ne s'agit pas forcément de consommations quotidiennes mais plutôt d'une automédication lorsque la personne éprouve des difficultés à l'endormissement. L'effet recherché est l'apaisement (Questionnaire bas seuil).

Le profil des usagers est plutôt précaire ou alors des personnes sous traitement psychiatrique (Questionnaire bas seuil).

Pris en comprimés (en sublingual), le valium® peut également être injecté ou alors pris en suppositoire si les veines sont très abîmées : « Les deux, de toute façon ils peuvent s'injecter les comprimés, ça ne leur pose pas de problème, ils le mettent en poudre, ça se dilue et

¹² Qualifié de « vice à la pompe » ou piquomanie en langage médical, Rapport TREND site de Rennes, année 2004. Ces deux termes sont employés pour désigner le comportement compulsif autour du rituel de l'injection.

pouf dans la veine » (Questionnaire bas seuil).

Moins présente, mais toutefois disponible, le valium® injectable peut être prescrit par certains médecins généralistes. D'autre part, les pharmacies ont reçu un note leur indiquant de ne plus délivrer cette forme, mais les fournisseurs continuent à alimenter les officines, rendant alors le produit potentiellement disponible (Questionnaire bas seuil). Il est par contre plus difficile de savoir si ce type de prescription ressort de la volonté du médecin et de la pression des patients pour en obtenir.

L'usage de flunitrazépam (rohypnol®)

Données de cadrage

Présenté sous la forme de comprimés quadri sécables, bleus, le Rohypnol® est un anxiolytique puissant aux effets hypnotiques et myorelaxants. Chez les usagers de drogues, il a été détourné de son usage pour réguler ou potentialiser les effets d'autres produits. Il a pu en outre, être consommé pour obtenir à un dosage élevé, un effet paradoxal.

S'il a été très disponible il y a quelques années, le Rohypnol® le serait de moins en moins depuis sa classification sur le tableau des stupéfiants en 2001. Son accessibilité de plus en plus difficile a obligé les usagers à s'orienter vers d'autres benzodiazépines. Uniquement délivré sur prescription, il ne ferait pas l'objet de trafic mais plutôt de troc ou de dépannage.

De l'alcool ou des opiacés ont pu être associés au Rohypnol® afin d'en potentialiser les effets. L'association avec de la cocaïne permettrait au contraire la régulation des effets.

Chez les usagers de produits psycho actifs, le Rohypnol® posséderait une mauvaise réputation liée aux comportements violents, souvent observés lors de son usage, notamment lorsqu'il est consommé conjointement avec l'alcool. Sa réputation de produit favorisant les abus sexuels participerait à cette image négative.

Les rares consommateurs identifiés par les structures seraient des personnes très marginalisées, âgées de plus de trente ans.

Les dommages liés à cet usage et observés ont été des surdosages, des crises d'épilepsie, des comportements violents, des amnésies.

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de cette benzodiazépine.

L'usage de clonazépam (rivotril®)

Données de cadrage

Le rivotril®, médicament présenté sous la forme d'un comprimé quadri sécable, est utilisé dans le traitement des épilepsies. Mais il a été popularisé par sa prescription dans le sevrage des benzodiazépines.

Il serait cependant rare et peu accessible en Bretagne, même si son mésusage a augmenté en 2006 avant de chuter à nouveau en 2008. Deux hypothèses pourraient expliquer sa présence, l'une par le biais de prescriptions faites à des personnes séjournant en service psychiatrique, qui les proposeraient ensuite en troc ou en dépannage, l'autre par des prescriptions réalisées par des médecins refusant de fournir à cette population des sulfates de morphine et proposant ainsi une autre réponse.

Le rivotril® serait plutôt ingéré qu'injecté. Ses quelques consommateurs appartiendraient au public de rue, rencontré en milieu urbain.

Quelques dommages sanitaires ont été constatés en 2007 suite à des consommations de rivotril® : problèmes neurologiques, malaises, comas, crises d'épilepsie...

Les faits marquants pour l'année 2013

Cette année encore, très peu d'éléments concernant le rivotril® ont été recueillis. Le produit semble disponible soit avec une ordonnance soit sans, mais avec une disponibilité atténuée par la nouvelle législation qui durcit les conditions de prescription (Questionnaire bas seuil). De plus, il ne semble pas être très recherché par beaucoup de monde. Les quelques consommations semblent porter sur des personnes présentant un profil largement poly consommateur (Questionnaire bas seuil). La consommation permet de potentialiser les effets d'autres substances comme les benzodiazépines, l'alcool, les opiacés ou la cocaïne (Questionnaire bas seuil).

Le rivotril® est plutôt mal perçu par les usagers, notamment suite à un décès (« *c'est un sujet tabou le rivotril* ») (Usagers de l'espace urbain). Il a la réputation d'être un produit très « accrocheur ».

L'usage de zolpidem (stilnox®), d'oxazépam (séresta®), d'alprazolam (xanax®)

Les faits marquants pour l'année 2013

Des usages de ces différentes benzodiazépines sont relevés cette année par les professionnels du champ socio-sanitaire (« *Et sinon tous les benzo, ceux qui veulent tester ils le font. Stilnox. séresta, xanax. Surtout des benzodiazépines* », (GF Socio sanitaire).

Ces usages sont difficilement quantifiables mais ils continuent de perdurer. Souvent mélangés à de l'alcool, certains peuvent également se les injecter.

Enfin à noter un certains succès pour l'alprazolam, même s'il ne s'agit de la molécule la plus efficace (« *Celui qui est à la mode c'est alprazolam mais qui a une efficacité limitée sur le cerveau. Mais il premier partout dans tous les pays. Mais l'efficacité n'est pas remarquable* », GF Socio sanitaire).

L'usage d'autres médicaments

L'usage de trihexyphenide (artane®)

Données de cadrage

L'artane®, présenté sous la forme de comprimés blancs non sécables, a été prescrit durant une période comme correcteur des effets secondaires de certains neuroleptiques, mais il serait surtout utilisé dans le traitement de la maladie de Parkinson. Il peut être détourné de son usage par certains usagers, surnommés parfois les « Artaniens », pour obtenir des effets hallucinatoires puissants. Disponible par le biais de prescriptions, l'artane® serait généralement troqué ou offert. En 2006, l'usage de trihexyphenidyle s'est davantage rencontré comparativement aux années précédentes. Sa consommation concernerait des poly consommateurs, désocialisés.

Il est ingéré dans la plupart des cas, et injecté par quelques « irréductibles ». Certains produits comme les opiacés ont pu lui être associés au cours de la descente pour retrouver une certaine forme d'apaisement. Ses consommateurs réguliers l'apprécieraient pour ses effets provoquant une perte de contrôle et une modification totale de leur état de conscience. Mais beaucoup de ses expérimentateurs semblent ne pas vouloir réitérer l'expérience. Ce médicament posséderait la réputation d'un produit générant des comportements violents et des pertes de conscience.

Les derniers éléments d'observation sur le site de Rennes font état d'une présence d'artane® uniquement anecdotique.

Les faits marquants pour l'année 2013

A l'instar des années précédentes, très peu d'observations sont relevées concernant le trihexyphénide (artane®). L'artane® ne semble pas être un produit très recherché par les usagers de l'espace urbain. Les rares consommateurs l'obtiennent par prescription. Il s'agit d'usagers présentant des troubles psychiques (Questionnaire bas seuil). Les effets sont perçus comme pouvant être très intenses : « *Il s'agit d'une « défonce extrême », qui permet pas de ne pas se souvenir des événements (...) c'est de la merde ça, ça te défonce totalement. C'est un truc de malade, ça ne rigole pas* » (Usagers de l'espace urbain).

L'usage de dextrométhorphan (DMX)

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce médicament.

L'usage de fentanyl (durogesic®)

Les faits marquants pour l'année 2013

Les usages repérés déjà l'année dernière de fentanyl sont encore d'actualité. Ils restent confinés à une certaine population, les migrants des pays de l'Est : « *En France, beaucoup de Géorgiens ont du fentanyl allègrement prescrit par ailleurs, en France et notamment à Rennes. Ils ont des patchs de durogésic, c'est prescrit alors que les indications sont extrêmement limitées notamment aux douleurs anticancéreuses (...) c'est un dérivé de morphine, une synthèse morphinique. Il y a différentes formes, des patchs, des trucs à sucer, des trucs à injecter dans le nez pour les enfants. C'est dix fois plus puissant que la morphine* » (GF socio sanitaire).

Pour les consommations, les patchs peuvent se découper, se mâcher ou se fumer « *Fumé aussi, vous fumez et la molécule se libère, ils chassent le dragon* » (GF Socio sanitaire). Des cas d'injection de fentanyl sont également observés : « *Injecté aussi dilué dans la flotte* » (GF Socio sanitaire).

Les patchs facilement camouflables peuvent facilement être introduits en prison « *Ça passe inaperçu même quand ils interpellent, on se colle le patch et ni vu ni connu* » (GF Socio sanitaire).

Bien que faisant l'objet de mésusage, les prescriptions de fentanyl sont normalement réservées pour des pathologies nécessitant une ALD (Affection de Longue Durée) : « *C'est étonnant que la CPAM n'ait pas tiquée car c'est un peu plus cher que le subutex. Et pourtant c'est facile, il suffit de croiser les informations, si vous êtes sous durogésic, vous êtes en ALD normalement vu les indications assez limitatives. On pourrait imaginer quelques rares pathologies douloureuses de dos qui justifieraient des traitements au long cours mais pas renouvelés tous les mois* » (GF Socio sanitaire).

Outre les migrants des pays de l'Est, ce type de consommation ne semble pour le moment pas encore déteindre significativement sur d'autres populations.

L'usage de méthylphénidate (ritaline®)

Les faits marquants pour l'année 2013

Assez peu d'observations concernant des usages de ritaline® ont jusqu'à présent été produites par le site de Rennes. Pourtant quelques cas d'usages détournés sont observés : « *Encore beaucoup cette année, comme l'année dernière, très prescrite* » (GF Socio sanitaire) ; « *Il y a une recrudescence de personnes qui en prennent, public profil différent. C'est une petite mode. Soit c'est une méconnaissance des médecins qui du coup prescrivent à la demande ou alors c'est un phénomène émergent* » (Questionnaire bas seuil).

Le profil des consommateurs est assez difficile à décrire : « *Certains vivent à la rue, d'autres en appart. C'est un peu tout mélangé. Plus diffus comme profil (...) souvent problèmes psy de base* » (Questionnaire bas seuil). Des cas d'injection de ritaline® sont relevés : « *Beaucoup injecté sinon ce n'est pas drôle (...) il écrase comme pour un comprimé lambda* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de lamaline®

Les faits marquants pour l'année 2013

Non observée jusqu'à présent, la lamaline® est un antalgique dont les principes actifs sont le paracétamol, l'opium et la caféine.

Si l'usage détourné de médicaments à des fins festives ne semble pas être une pratique significative, il peut y avoir quelques rares exceptions. Ainsi un signalement d'expérimentation de lamaline® est à relever (« *C'est comme lamaline : paracétamol, caféine, poudre d'opium. C'est pour les contractions musculaires. C'est facile de s'en procurer, mais ce n'est pas très connu* » (Note ethno festif).

L'usage de poppers, colle et autres solvants

Données de cadrage

Les poppers sont des nitrites dits d'alkyle aliphatiques ou cycliques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle). Très volatiles, ils provoquent dans les 30 secondes après inhalation une euphorie, une dilatation intense des vaisseaux et une accélération du rythme cardiaque. Ils peuvent être utilisés pour améliorer les performances sexuelles masculines, en différant l'éjaculation et en augmentant la durée de l'orgasme. Leurs effets ne durent pas plus de deux minutes. Les poppers se présentent le plus souvent dans des fioles de 10 à 15 ml. Les poppers sont généralement classés dans la famille des solvants, mais ils peuvent aussi relever de la catégorie des hallucinogènes du fait des effets hallucinatoires qu'engendre leur consommation ». En 2011, un arrêté a entraîné l'interdiction de vente de poppers, en raison de leur toxicité. En juin 2013, le Conseil d'Etat a annulé cet arrêté, les poppers sont de nouveau autorisés à la vente.

Le terme de solvant désigne une gamme de produits de synthèse variés : colles, solvants, détachants, vernis, dérivés du pétrole, etc... Inhalés, ces produits provoquent des distorsions auditives et visuelles. Les principes actifs les plus connus sont l'éther, le trichloréthylène et l'acétone. Fortement neurotoxiques, les solvants sont utilisés de manière détournée, par les adolescents le plus souvent, car ils sont d'accès facile et de prix très bas.

Le protoxyde d'azote, présenté sous forme gazeuse à l'intérieur d'un ballon, est utilisé en thérapeutique pour ses propriétés anesthésiques et analgésiques. Ce gaz a, par ailleurs, des effets excitants et euphorisants.

Les faits marquants pour l'année 2013

L'usage de poppers

Bien que facilement accessible (« *Poppers, standard, c'est tout le monde, un public averti ou pas. C'est une drogue facile à avoir et qui permet d'avoir un aperçu de ce que pourrait être un hallucinogène ou un euphorisant facilement et pas trop cher* », Quali festif), le poppers est très peu présent sur les espaces festifs (« *Dans les milieux festifs classiques, c'est rare* », Usager de l'espace festif). Il semble davantage circuler dans d'autres milieux (e.g. libertin).

L'usage de solvant

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de solvant.

L'usage de protoxyde d'azote et d'autres inhalants

Très peu d'éléments sur l'usage de protoxyde d'azote, si ce n'est que le produit est qualifié de « toujours très présent » : « *Soit il y en a qui vendent les ballons, soit ils se les font entre potes* » (Quali festif).

L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS)

Données de cadrage

Apparues aux alentours de 2008, les appellations « nouveaux produits de synthèse » (NPS) ou « nouvelles substances psychoactives » désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets de différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis...). Des termes génériques anglo-saxons tels que « *designer drugs* », « *research chemicals* » (RC) « *party pills* » et « *legal highs* », qui font respectivement allusion au caractère d'imitation des produits, à leur nature synthétique ou à leur statut légal, sont également utilisés.

Dans tous les cas, les structures moléculaires de ces nouveaux produits de synthèse se rapprochent de celles des substances qu'ils « copient » sans être tout à fait identiques. Cette spécificité leur permet (au moins à court terme) de contourner la législation sur les stupéfiants, ces produits n'étant, en effet, pas classés en tant que tels lorsqu'ils apparaissent.

Trois grandes familles de NPS se dégagent : les stimulants, les cannabinoïdes synthétiques et les dérivés synthétiques de la cocaïne.

Les faits marquants pour l'année 2013

Un phénomène dont le développement se poursuit

Il est toujours aussi difficile d'avoir une estimation claire et précise du niveau de circulation des NPS. Le phénomène semble toutefois poursuivre son développement. L'aspect médiatique n'est pas étranger à cela : « *Les médias relaient énormément justement pour les RC (...) le nombre de reportages qu'il y a eu en prime time sur les RC avec les adresses des shops en clair* » (Quali festif).

En termes de visibilité des produits, on remarque également que les NPS ne restent pas confinés à la sphère privée, des circulations sont observées notamment sur le milieu festif : « *L'arrivée des RC dans les street drugs, qui commencent à se vendre dans les rues et les*

free parties » (Quali festif) ; « *De ce que j'ai vu moi, je vois surtout une première chose, c'est que ce qu'on appelait avant les internet drugs, finalement se retrouvent sur le lieu de la teuf, vendues par des dealers. Donc finalement ça revient un peu aux street drugs, ces substances-là commencent maintenant à être commercialisées dans la rue par des gens qui font de la plus-value dessus* » (Acteur de RDR festif).

L'année 2013 aura également été marquée par la découverte par la Brigade des stupéfiants de Brest d'un appartement faisant office de laboratoire pour la confection de produits de synthèse¹³ : « *Après y a un mini-labo qui s'est fait gaulé, un mec qui faisait du gros conditionnement, qui ramenait 40 000 euros par mois de chiffre d'affaires (...) à Brest, un étudiant de 20 ans qui était que sur l'envoi de RC (...) un peu de tout. 2CB, cathinones...* » (Usager de l'espace festif).

Consommateurs de NPS... un public différent

Le public habituellement observé par le dispositif TREND sur l'espace urbain (usager actif de drogue) semble assez peu concerné par les usages de NPS. Les professionnels des structures bas seuil sont même relativement étonnés de voir à quel point les usagers rencontrés se désintéressent des produits accessibles sur internet : « *Quand on voit comment ils peuvent se démerder pour certaines choses, je me dis que ça n'a vraiment pas pris l'ampleur que ça peut avoir ailleurs et notamment en milieu festif* » (Note ethno urbain).

Pour ce public, le fait de commander une drogue par Internet pour se la faire livrer à domicile, consommer une substance qu'ils ne connaissent pas, les rend méfiants. Ils préfèrent davantage acheter des produits auprès de leur dealer habituel, ce dernier pouvant les rassurer quant à la qualité ou du moins au fait qu'ils pourraient toujours aller le voir s'il y avait un problème (Usagers de l'espace urbain).

De plus, l'achat sur Internet demande à avoir une adresse de domiciliation ainsi qu'une carte bancaire, ce qui peut être compliqué pour certains usagers précaires. Mais il y a quand même une prise d'information sur ces produits du fait d'une méfiance (Questionnaire bas seuil).

Le profil des amateurs de NPS est plus difficile à cerner dans la mesure où les observations ne se portent pas directement sur eux. Certains éléments laissent à penser qu'on est davantage sur un public « jeune festif » (GF Socio sanitaire) ; « *Je pense qu'il faut se poser la question, à mon avis, il y a clairement un nouveau public. Sur les forums on voit clairement qu'il y en a beaucoup qui consomment chez eux en cercles fermés, avec des copains (...) des geeks, des toxicomanes-geeks* » (Quali festif).

Certains consommateurs vus par les professionnels du champ socio sanitaire des NPS sont effectivement décrits comme différents : « *Leur profil est donc très différent de celui des personnes accueillies d'habitude. Ils n'ont pas un passif toxicomane. Il s'agit de jeunes adultes plutôt bien insérés* » (Questionnaire bas seuil).

De la méfiance... et de l'attirance :

Méfiance et attirance à la fois sont les deux principaux qualificatifs quant à la perception des NPS. De la méfiance dans la mesure où il demeure une relative méconnaissance sur la nature même des produits, mais également de l'attirance du fait du caractère nouveau des produits : « *Au niveau des usagers, j'ai l'impression qu'il y a à la fois une certaine méfiance, mais assez légère, et une grosse forme d'excitation produite par ces nouveaux produits. Le fait que ça soit des produits de synthèse, ils ont l'impression que c'est plus pur, plus propre, qu'il y a moins d'intermédiaires (...) il y a un mélange entre peur et excitation pour ces produits* » (Quali festif) ; « *Ils savent qu'ils ont pris un produit qui va pimenter*

¹³ <http://www.letelegramme.fr/ig/generales/regions/cotesarmor/drogues-de-synthese-un-labo-decouvert-a-brest-06-04-2013-2060323.php>

ter la soirée (...) un truc en plus de l'alcool, qui va pimenter la soirée, mais ils ont pas forcément conscience qu'on peut mettre ça dans la catégorie drogues (...) pour eux, ils prennent pas de la drogue, ce n'est pas des drogués. Ils ont pris « quelque chose » (...) ils veulent braver l'interdit de la drogue mais sans avoir tout le bagage nécessaire en termes de connaissances des dosages » (Quali festif).

L'aspect pratique pour s'approvisionner peut également être mis en avant : *« C'est la facilité de faire son marché par internet (...) l'aspect pratique, l'aspect commercial. Tu vas sur un site, tu peux lire les descriptifs des produits (...) tu as quand même des descriptions qui sont assez larges, tournées un peu dans une manière de réduction des risques, c'est-à-dire qu'on va t'informer quand même comment tu peux éventuellement doser, donc il y a un petit côté conseils, service après-vente qui est quand même intéressant. On est clairement sur du commerce » (Quali festif).* Les RC amènent des interrogations pour les acteurs de la réduction des risques en milieu festif : *« Niveau demandes en termes de prévention, une bonne augmentation des questionnements de la part d'utilisateurs, connaisseurs ou non-connaisseurs, la volonté de pouvoir en discuter » (Acteur de RDR festif).*

Les produits rencontrés cette année

Plusieurs RC ont pu faire l'objet d'observations plus ou moins précises et des témoignages sur les effets ont pu être recueillis :

Les hallucinogènes

Méthoxétamine

La méthoxétamine est le RC pour lequel il y a le plus d'observations laissant à penser qu'elle est relativement disponible et consommée : *« La méthox c'est carrément plus consommé à mon avis que tous les autres » (Quali festif).*

Censée reproduire les effets de la kétamine, la méthoxamine semble plus puissante que cette dernière. Les effets sont jugés, en effet, puissants, avec un temps de latence plus long mais une durée et une intensité plus importantes, entraînant des pertes de repères, des troubles visuels et du langage (Note ethno festif). *« Un pote à moi a ramené ça d'une teuf et qui m'avait dit que c'était un truc de ouf. Il m'a dit que c'était beaucoup plus fort que la kétamine, que ça te motivait plus et que t'étais beaucoup plus longtemps dans ton délire, genre 5 heures alors que la kétamine c'est 1 heure » ; « ça m'a vraiment retourné le crâne et j'arrivais plus à parler. Quand je voulais parler aux gens, j'arrivais plus à articuler. J'arrivais plus à parler. L'impression d'être archi-bourré plus-plus. Totalement abruti. » (Note ethno festif) ; « Ça peut être violent, on a eu un retour de quelqu'un qui ne pouvait plus enlever son pantalon pour aller pisser. Je crois que certains se sont fait peur. En tout cas c'est facile d'accès » (GF Socio sanitaire).*

L'importance du temps de latence avant la survenue des effets aurait amené des usagers à en consommer plusieurs fois avant la phase de montée : *« Il y a plein de gens qui se sont trouvés mal à cause de ça. Ils pensaient prendre une trace normale de ké, ça monte pas, 'bah vas-y j'en reprends une deuxième'... du coup ça te monte tout d'un coup. Ils étaient complètement arrachés, perdus » (Note ethno festif).*

La méthoxétamine a régulièrement été vendue comme étant de la kétamine, ce qui a pu tromper des consommateurs, notamment au niveau des effets plus forts : *« Sauf que ce n'était pas de la kétamine. Mais en gros, ils ont eu beaucoup de perchés. [...] Au vu de tout ce que j'ai entendu là-dessus, et des effets que les gens décrivent... pour moi, ça peut être que de la MXE. » ; « Moi je n'avais pas entendu le discours du gars comme quoi ce*

n'était pas vraiment de la ké mais que ça s'en approchait. Donc quand je l'ai eu, j'ai voulu faire un Calvin Klein, j'ai fait moit'-moit', et du coup c'est la ké qui a pris le dessus, et j'ai pris un peu cher... mais dans l'ensemble, ça l'a fait. ». (Note ethno festif). Lors d'événements festifs, il a pu arriver que certains consommateurs dupés aient expérimenté une intense perte de repères et aient du être pris en charge par les premiers secours voire évacués du site.

Dans certains cas, la méthoxétamine a été vendue sous sa propre appellation au prix de 50 euros le gramme (Note ethno festif).

Certains usagers font l'apologie de la prise de méthoxétamine par voie rectale : *« La MXE, c'est très populaire par voie rectale. Il y a un bénéfice : la rapidité de la montée. La bio-disponibilité est largement supérieure, c'est plus efficace que l'insufflation et moins efficace que l'injection. Globalement c'est là où les veines sont les plus accessibles, enfin où les vaisseaux sanguins sont les plus proches de la peau (...) C'est plus efficace qu'un para. C'est beaucoup plus rapide à monter, en moyenne en oral, ça va être 1h à monter et en rectal, ça va être ¼ d'heure. Et souvent il faut doser des fois 2 à 3 fois moins (...) C'est économique et plus rapide »* (Quali festif).

LSB

Des consommations d'un produit vendu sous l'appellation « LSB » ont été relatées. Les personnes disent avoir acheté une gélule dans laquelle était conditionné du LSB acheté sur internet. Le vendeur les aurait lui-même acquis sur internet puis revendu à l'occasion d'un événement festif. La gélule était vendue 10 euros pièce. Une personne ayant tenté l'expérience décrit *« un délire semblable à celui du LSD mais en beaucoup moins fort. Tu es très désinhibé. Tu déliras dans ta tête mais tout en conservant un ancrage dans la réalité. Tu n'es pas total à l'ouest en train de parler aux arbres mais tout le monde extérieur est quand même déformé. »* L'avantage que présenterait ce nouveau produit est que les effets de la descente sont beaucoup plus doux que ceux du LSD (Note ethno urbain).

2CB

Le 2CB a régulièrement été disponible sous formes de gélules ou de cachets pour un prix de 10 à 15 euros. Le marché semble cependant très réduit (Note ethno festif) : *« Pour moi c'est 4-5 vendeurs »* (Quali festif).

2CE

Dans la famille des « 2C », le 2CE a pu être présent et consommé par certains : *« C'est très visuel, très impressionnant. Mais après ça peut souvent être couplé avec des effets corporels un peu désagréables. Vomissements...(...) le plateau au moins 5h et je pense qu'on peut dire 9h d'effets en tout »* (Quali festif).

2CP

Autre « 2C », le 2CP a également été disponible avec un marché de proximité réduit mais régulièrement approvisionné. Le prix est toujours de 10 euros. Le produit est vendu en goutte ou sur un sucre déjà imbibé du produit (*« C'est une goutte qu'il met sur un sucre. Par contre après le sucre est tout visqueux ! Si tu veux le séparer, tu fais deux gros tas et tu le bouffes après mais.... Et ça c'est marrant, c'est un poil plus fort que le LSD et c'est un peu plus visuel* (Note ethno festif). Les effets sont hallucinogènes, notamment visuellement et durent environ 8 heures. *« J'ai un pote qui m'a dit qu'il avait eu des hallucinations pendant plus de 24 heures »*. (Note ethno festif).

PCP

Plus épisodiquement, du PCP a pu circuler : « *On était tombé sur le truc bizarre, le dérivé de kétamine, enfin on suppose, il y a eu plein de gens qui disaient qu'ils tombaient sur du PCP en teuf. Ça ressemble un peu au niveau des effets à de la métoxétamine (...) « c'est à peu près comme la kétamine mais en plus long. Enfin kétamine, LSD, mais plus long. »* (Note ethno festif). Ce dernier aurait été vendu pour le kétamine, de la MDMA ou sous sa vraie appellation : « *Ils le vendent sous n'importe quelle forme. Certaines personnes disent que c'est vachement dangereux, que t'as une addiction qui est très rapide, et qu'il y a eu beaucoup d'attaques cardiaques suite à la prise du PCP. Ils ne savent absolument pas ce qu'ils vont prendre et ils comprennent rien à ce qui leur arrive. »*

25-I-N-BOME

Parmi les hallucinogènes psychédéliques, le 25-I-N-BOME a fait l'objet d'observation : « *Il y a eu des faux buvards avec des RC dessus parce que certains RC se dosent en dessous du mg, ce qui tient sur un buvard, tu peux faire tenir jusqu'à 1mg sur une simple face (...) et il y en a plein d'autres mais celui-ci, le 25-I-N-BOME c'est le plus répandu et c'est celui qui a fait le plus d'accidents »* (Quali festif).

Les stimulants

Méthylone/M1/MPK/BK MDMA

Possédant plusieurs appellations la méthylone a été rencontré cette année. Un usager en a acheté vendu à 40 euros le gramme. L'usager décrit les effets légèrement hallucinogènes puis stimulants, ressentis une demi-heure après la prise. La phase de descente lui a semblé particulièrement difficile avec une forte baisse de l'humeur et des idées tristes.

Méphédrone

Comme en 2012, la méphédrone apparaît comme étant quelque chose de rare : « *J'ai l'impression qu'il y en a beaucoup moins, je suis pas sûr que ça soit un produit qui soit super prisé (...) les peu de fois où j'en ai entendu parlé, c'était pas forcément en bien »* (Quali festif) ; « *Trouver de la méphédrone, ça peut être le parcours du combattant ; C'est le nom le plus connu ouais, parce que ça a fait beaucoup de bruit (...) et ça a fait connaître les RC, mais c'est introuvable, maintenant on trouve des dérivés de méphédrone »* (Quali festif).

3-4-CTMP

Dans les stimulants, un produit dont les effets sont estimés durer assez longtemps, on trouve le 3-4-CTMP : « *Il n'y a pas non plus grand-chose en amphétamines dopaminergiques, à part le 3-4-CTMP, un truc qui dure vraiment très longtemps »* (Quali festif).

Les cannabis de synthèse

THC synthétique

Le cannabis synthétique n'a pas été observé en milieu festif. Certains usagers s'en sont toutefois procurés via internet sous forme liquide et consommé en gouttes. Les usagers semblent avoir des avis mitigés sur ce produit : « *L'effet du THC mais ça valait pas le coup d'acheter ça. Tu fumes un joint, c'est beaucoup mieux. Et c'est plus agréable. A mon avis, c'est comme une infu, t'attends une demi-heure le temps que tu digères et t'as l'effet. Mais ça ne vaut pas une bonne infu de beuh dans du lait »* (Note ethno festif).

Le dispositif TREND national et local

Pour remplir sa mission d'observation, le dispositif TREND s'appuie en premier lieu sur un réseau de sept coordinations locales dotées d'une stratégie commune de collecte et d'analyse de l'information. Les outils de recueil utilisés sont essentiellement qualitatifs : observations ethnographiques menées en continu ; questionnaires qualitatifs destinés aux structures ou associations en contact avec les usagers de drogues ; groupes focaux (« sanitaires », « application de la loi »), qui visent à dresser des diagnostics rapides de la situation avec des professionnels du champ. Dans ce cadre, sont également réalisées des investigations thématiques qualitatives ou quantitatives en vue de l'approfondissement d'un sujet.

La coordination locale, jusqu'en juillet 2014, a été assurée par l'AIRDDS Bretagne (Association d'information et de ressources sur les drogues, les dépendances et le sida). Suite à la cessation d'activités de cette structure, c'est l'association Liberté Couleurs, en partenariat avec l'ORS Bretagne, qui désormais est le cadre de l'activité du site de Rennes.